Le roman complet **1 Fr.**

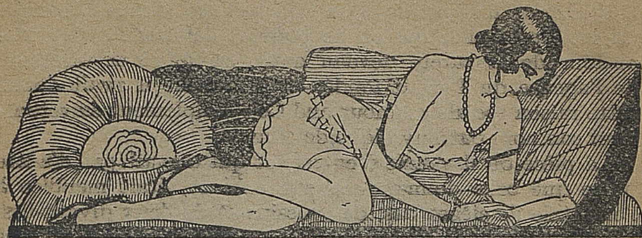
# Agence d'Amour




## Collection Gaulois

67, rue Servan, 67
:: PARIS (XIe) ::

Louis d'ELMONT



# AGENCE D'AMOUR

## I

### Les amours d'un grand Détective

M. Edgard Rouma, directeur de la grande agence de police privée « Amour and Co », (spécialités pour maris et femmes trompés), donnait ses dernières instructions, au chef du service des maris (1re section).

Lorsqu'il eût terminé, il congédia son subordonné en lui disant :

— Je n'y suis plus pour personne... S'il vient des visiteurs vous les ferez recevoir par M. Arsène.

— Bien, monsieur le Directeur.

Et l'employé se retira, laissant son patron seul dans le cabinet directorial.

Lorsque, le chef du service des maris (1re section) eût disparu, M. Rouma écarta une tenture, dissimulant une porte qu'il ouvrit et il se trouva dans une pièce contiguë, chambre secrète, réservée à lui seul, et où nul ne pénétrait jamais. D'ailleurs, très peu de personnes connaissaient l'existence de ce salon-chambre à coucher, où le directeur ne recevait jamais ses clients... et pour cause.

Edgard Rouma, âgé de trente-cinq ans, était un homme très correct, fin, distingué, se donnant les allures d'homme du monde et chez qui on ne pouvait deviner l'ancien inspecteur de la sûreté devenu détective privé et directeur de l'agence qu'il avait fondée et à laquelle il avait donné cette raison sociale « Amour and Co » simplement en retournant son nom patronymique de Rouma.

La pièce où il venait d'entrer, et qui n'avait pas d'autre porte que celle donnant sur son cabinet, était meublée à l'orientale de sièges bas, de coussins et de deux divans-lits. Des tapis moelleux recouvraient le sol, comme d'ailleurs, dans son propre cabinet, des tentures d'étoffes grenat cachaient les murs.

Une jeune femme était étendue paresseusement sur un des divans.

Trente ans, blonde, avec de grands yeux bleus, plutôt grande, elle lisait, la tête appuyée sur sa main droite, et semblait tellement absorbée qu'elle n'avait pas entendu la porte s'ouvrir, ni perçu les pas, assourdis d'ailleurs par le tapis, de l'homme qui entrait.

Edgard s'approcha tout doucement, et prenant la femme par le cou, lui renversa la tête pour l'embrasser sur les lèvres.

— Chérie ! dit-il, me voici tout à toi !...

— Oh ! Tu m'as fait peur !... répondit-elle gentiment...

— Tu m'attendais cependant.

— Oui, mais tu m'as surprise !... Alors, tu as congédié tous tes clients ?...

— J'ai consigné ma porte. Et nul ne viendra nous déranger... Nous allons pouvoir nous aimer tout à notre aise. Ne m'as tu pas dit que tu avais toute ta journée à toi ?

— Oui, toute ma journée. Mon mari ne rentrera pas déjeuner... Et toi ?... Ton crampon ?

— Ma femme est partie à la campagne... chez ma tante Olive.

— Elle y va souvent !

— Ne t'en plains pas. Cela nous permet de nous aimer sans crainte !...

— Oh ! chez toi ! Il n'y a pas de crainte à avoir !... Avec ton système d'ascenseurs parallèles, on passe les uns à côté des autres sans jamais le savoir.

— N'est-ce pas ce qu'il faut ? De cette façon, tu es toujours venue ici en cliente... et Ernestine ne te connaît même pas.

« D'ailleurs, Ernestine, bien qu'elle soit mon épouse ; ignore même l'existence de cette retraite... »

— La chambre d'amour !

— Oui, Adolphine chérie, la chambre d'amour, dont nous avons, toi et moi, les deux seules clés, et où nous nous retrouvons chaque jour, comme maintenant, pour nous aimer...

Edgard attira à lui la blonde Adolphine et posa un second baiser sur la nuque à la naissance des cheveux.

La femme tressaillit, puis laissa tomber sa jolie tête sur l'épaule de son compagnon.

Doucement, il la dépouilla de sa robe, puis découvrit le divan tout préparé pour faire un lit... Elle se laissa porter, et tous deux se couchèrent.

L'ordre étant donné de ne déranger M. le Directeur sous aucun prétexte, les deux amants purent passer de doux moments, consacrés à sacrifier à Vénus.

Ils sacrifièrent plusieurs fois, sans réserve, et avec une égale ardeur, à l'éternelle déesse des amants, épuisant toutes les litanies d'amour, sans se lasser ni des baisers, ni des caresses.

Et cela dura ainsi, jusqu'au moment où Adolphine déclara :

— Il doit être tard !... J'ai faim !...

— Bon ! dit Edgard.. Je t'offre à déjeuner au restaurant, puisque nous sommes seuls... et libres.

— Oh ! oui ! répondit Adolphine en battant des mains. C'est cela, on va faire la noce un peu !...

— Attends-moi, alors... Je vais voir s'il n'y a rien d'urgent.

M. le Directeur passa de nouveau dans son cabinet et il donna un coup de téléphone à son *alter ego* M. Arsène...

— Rien de nouveau ? demanda-t-il.

— Si... Il y a un client qui veut vous voir absolument. Il vient de la part de M. Agénor Duplan...

— Très bien. Dans ce cas, je vais le recevoir.. Faites-le passer par le dédale pour bien l'impressionner.

— Entendu ! Je préviens l'huissier de l'entrée !... Ce client s'appelle M. Front.

## II

## Les malheurs conjugaux de M. Front

M. Auguste Front, honorable fonctionnaire, sous-chef de bureau dans un ministère que nous n'avons pas besoin de connaître, M. Auguste Front était, depuis plusieurs jours, en proie à une grande agitation... M. Auguste Front, en effet, avait été averti anonymement — par un ami inconnu, mais dévoué, comme le sont tous les signataires de lettres anonymes — M. Auguste Front avait été averti, disons-nous, que tandis qu'il était à son bureau, sa femme, Louise, le trompait...

« Ne dites rien. Renseignez-vous et vous découvrirez le pot-aux-roses... »

Telle était la conclusion du délateur...

M. Front avait hésité... Croirait-il ?... ne croirait-il pas la lettre anonyme ?... Interrogerait-il... N'interrogerait-il pas son épouse ?... Ferait-il lui-même son enquête ou la confierait-il à une agence de détectives privés ?... Il pesa le pour et le contre, puis, après mûre réflexion, opta pour l'agence de détectives... se disant qu'il trouverait là des personnes plus habiles et dont c'était le métier de faire des recherches « dans l'intérêt des familles ». M. Front se rappela à ce propos le vieux proverbe qui dit fort justement : « A chacun son métier... »

Le sous-chef du bureau avait donc demandé conseil à son meilleur ami, qui était aussi son collègue, Agénor Duplan, lequel lui avait indiqué l'agence dirigée par Edgard Rouma.

C'est pourquoi M. Front s'arrêtait, ce matin-là, devant la maison portant le numéro 195, de la rue de Berry, maison à l'entrée de laquelle se trouvait une plaque où l'on pouvait lire cette inscritpion :

Amour and Co

*Recherches, filatures, enquêtes.*
*Discrétion absolue.*
*Jamais d'insuccès.*

— Voilà mon affaire, dit M. Front.

D'un pas assuré, il entra, gravit l'escalier et tourna le bouton de la porte à double battant ouvrant sur le palier du deuxième étage...

Un huissier en livrée vint à lui, et cela lui fit bonne impression, car il pensa se retrouver dans un ministère, ce qui amena chez lui cette réflexion :

— C'est une administration sérieuse !

L'huissier lui tendit une petite feuille en le priant d'indiquer son nom et l'objet de sa visite toujours comme dans un ministère.

Et M. Front ayant demandé à parler au directeur lui-même remit sa fiche à l'huissier qui plia le papier sans le lire, l'introduisit daus une enveloppe qu'il cacheta incontinent et sur laquelle il imprima avec un tampon en caoutchouc : *Monsieur le Directeur*... Après quoi, il appuya sur un bouton ; un petit coffret s'ouvrit, il y plaça la fiche et le petit coffret disparut, entraîné par un appareil invisible vers une destination inconnue...

M. Front était émerveillé, comme l'étaient d'ailleurs tous les clients de l'agence « Amour and Co » dès qu'ils pénétraient dans les bureaux de cette administration.

Un quart d'heure s'écoula au bout duquel une sonnerie retentit.

— C'est pour vous, monsieur ! fit l'huissier.

» Vous allez être reçu par le sous-directeur, car M. le Directeur est absent.

— Non, fit le visiteur. Non. Je veux être reçu par le patron lui-même. M. Agénor Duplan, mon ami, m'a assuré que, venant de sa part, j'étais certain de le voir.

— C'est que nous ne savons quand M. le Directeur sera là.

— Peu importe ! J'attendrai... J'ai le temps... Il reviendra bien, je pense, avant l'heure du déjeuner...

Et M. Front attendit patiemment, tandis que M. Edgard Rouma employait son temps de la façon que vous savez... Le pauvre sous-chef de bureau attendit jusqu'à midi et demi.

Ce fut à ce moment seulement qu'une nouvelle sonnerie se fit entendre, et que l'huissier qui n'était plus le même, son collègue étant parti déjeuner, lui dit après avoir répondu à un appel téléphonique.

— M. le Directeur est arrivé. Il s'excuse de vous avoir fait attendre, mais il était retenu par une affaire très importante que nul autre que lui ne pouvait traiter. Il va vous recevoir tout de suite.

Et l'huissier ouvrit une porte, s'effaçant devant M. Front.

A peine celui-ci eut-il franchi cette porte, qu'il se trouva enfermé dans un petit local très étroit, lequel se mit à s'élever, d'où le sous-chef de bureau conclut qu'il était dans la cage d'un ascenseur parfaitement dissimulé.

L'ascenseur monta, puis redescendit. Il s'arrêta, remonta, puis redescendit encore, si bien qu'à la fin, M. Front ne savait plus du tout à quel étage il se trouvait lorsque ledit ascenseur s'arrêta définitivement.

La porte s'ouvrit et le visiteur fut introduit dans une antichambre aux murs recouverts de tentures, au sol caché par d'épaisses carpettes...

— Suivez-moi, monsieur.

Cela, c'était le comble ! M. Front n'avait encore vu personne !

Il se retourna, se demandant d'où venait cette voix.

La tenture s'écarta alors, un panneau de la cloison, même glissa, et un homme parut, que le sous-chef de bureau suivit docilement...

Ils se trouvèrent dans un bureau luxueusement meublé.

— Veuillez prendre la peine de vous asseoir, dit le personnage qui avait introduit M. Front. M. le Directeur va venir.

Et, mystérieux, l'homme disparut comme il était venu.

A part le panneau par où le visiteur avait pénétré lui-même, la pièce ne possédait aucune ouverture apparente. On ne voyait ni portes, ni fenêtres, et la lumière était donnée par un lustre électrique accroché au plafond.

M. Front était de plus en plus intrigué.

Assis dans un fauteuil, ses yeux fixaient naturellement le côté du mur qui s'était ouvert pour le laisser passer, car il s'attendait à voir le directeur venir par le même chemin, lorsqu'il s'entendit appeler:

— Monsieur Front ? Sans doute ?...

Il se retourna. Un homme était debout devant lui, et le pauvre sous-chef de bureau se demandait par où il avait bien pu entrer.

— C'est sans doute à Monsieur le Directeur, dit-il, que j'ai l'honneur de parler ?...

— Moi-même. Veuillez m'expliquer l'objet de votre visite...

M. Front mit le directeur au courant de la lettre anonyme.

— C'est une enquête d'une simplicité enfantine, cher monsieur. Avant huit jours, nous serons fixés... Il vous faudra seulement remettre une photographie de Mme Front au chef du service des maris, avec lequel je vais vous mettre en relation... et à qui d'ailleurs vous aurez affaire désormais...

M. Front se demandait comment il allait entrer en relation, tandis que le directeur appuyait sur un bouton, lequel ouvrait un tiroir secret de son bureau d'où il tirait un appareil téléphonique :

— Allo !.. disait-il... Allo !... 433... 234-69-93...

M. Front n'y comprenait rien... mais il admirait comme tout avait été prévu dans cette agence, jusqu'au langage chiffré... Il ne put s'empêcher d'en faire la remarque au directeur qui lui répondit :

— Il le faut... cher monsieur... Il le faut ! Ainsi, supposez — c'est invraisemblable — mais supposez que votre femme vous ait suivi et qu'elle vienne demander ici après vous... Elle ne vous rencontrera pas... c'est matériellement impossible... Jamais deux visiteurs ne se rencontrent... La maison est complètement truquée... et nul ne sait lui-même par où il entre, ni par où il sort !...

— Vous m'avez demandé, monsieur le Directeur !...

M. Front tourna la tête... Derrière le fauteuil dans lequel il était assis, un homme se tenait :

— C'est vous, 433 ?...

Et se tournant vers M. Front, Edgard Rouma ajouta :

— Nos chefs de service et nos agents sont toujours désignés par des chiffres. Vous vous rappellerez que votre affaire est entre les mains de M. 433. Et c'est toujours lui que vous demanderez...

Le directeur reprit ensuite :

— Je vous présente M. Front, qui a été avisé que sa femme le trompait.

— C'est courant !... fit l'employé.

— Monsieur va d'ailleurs vous suivre et vous expliquera son affaire...

Et le directeur tendant la main à son nouveau client, lui dit :

— Vous voudrez bien verser 600 francs à la caisse pour les premiers frais. Au plaisir, cher monsieur !...

Il se leva, après quoi l'employé 433 dit avec un sourire, à M. Front :

— Si monsieur veut m'accompagner...

Le sous-chef de bureau, au même moment sentit le sol se dérober sous ses pieds... La partie du parquet sur laquelle il se trouvait s'enfonçait à l'étage au-dessous où il arriva en compagnie du « chef des services des maris ».

Tout abasourdi, il donna les explications qui lui étaient demandées, fut conduit à travers un labyrinthe de couloirs à la caisse où il versa la provision exigée par le directeur, puis, sans savoir comment, ayant passé des mains d'un employé dans celles d'un autre, il se trouva sur le palier du troisième étage, alors qu'il était entré par le second et qu'il lui avait semblé descendre constamment.

Il en tira cette conclusion :

— Ce sont des gens très forts !... J'ai eu raison de m'adresser à eux !...

***

Edgard Rouma, une fois son client parti, s'empressa d'aller retrouver Adolphine qui l'attendait toujours dans la chambre d'amour.

— Tu as été bien long, lui dit-elle ?... Qu'as-tu fait ?...

— J'ai été obligé de recevoir quelqu'un, un client...

— Qui était-il, dis ?... Tu sais que ça m'amuse, tes histoires...

— Oh ! Rien ! Un mari trompé... C'est banal !...

— Oui !... banal... comme un cocu !...

— Je me suis pourtant bien amusé, comme toujours... en le faisant passer par le dédale... Il avait l'air renversé... comme tous ceux qui sont introduits de cette façon !... Mais il est temps de partir... une heure... Nous ne trouverons plus à manger dans aucun restaurant.

— C'est vrai. Il faut nous presser !...

## III

### L'ÉPAISSEUR D'UNE CLOISON

Edgard et Adolphine sortirent, non sans prendre leurs précautions, la jeune femme par une porte comme une



*...s'empressa d'aller retrouver Adolphine...* (page 8).

cliente qui venait de voir un employé de l'agence, Edgard, comme de coutume, par la porte de la Direction.

Ils se retrouvèrent, après qu'Adolphine se fût rendue chez elle pour s'assurer que son mari n'était pas rentré, malgré

ce qu'il avait annoncé. Le directeur de l'agence « Amour and Co » avait retenu dans un établissement très chic un cabinet particulier où il déjeuna en compagnie de sa maîtresse.

Ils sablèrent même gaiement une bouteille de champagne sans plus se soucier, lui de sa femme, elle, de son mari. Adolphine était d'ailleurs très discrète à ce sujet et Edgard ignorait tout de l'époux de sa maîtresse, qu'il croyait mariée à quelque petit bourgeois.

Comme ils étaient au dessert, ils entendirent à travers la cloison — fort légère — les échos des propos amoureux d'un couple qui déjeunait dans le cabinet voisin.

— Dis donc Adolphine, on ne s'embête pas à côté de nous, hein !... Je perçois comme un bruit de baisers qui me donne des idées...

— Fou !...

A ce moment, Edgard entendit — il avait d'ailleurs collé son oreille à la cloison exprès — une voix d'homme qui disait :

— Oh ! Ernestine ! Ernestine ! Comme je t'aime !...

— Ça, par exemple, c'est drôle... dit le directeur de l'agence « Amour and Co... » la femme s'appelle Ernestine, ainsi que mon épouse...

Mais Adolphine ne s'intéressait que très peu à ce qui se passait dans le salon contigu :

— Laisse donc ces gens-là tranquilles, voyons... Ce n'est pas ta femme puisque tu l'as conduite toi-même à la gare hier soir...

— Oui... Et d'ailleurs, j'ai toujours un de mes meilleurs agents à ses trousses, me tenant au courant de ses faits et gestes, de telle sorte que je connais, heure par heure, ses moindres actions...

— Ce n'est pas toi qui seras cocu !...

— Ce ne serait vraiment pas la peine d'être le premier détective du monde !...

Edgard Rouma avait fait cette déclaration avec emphase... suivant son habitude...

— Tu sais, dit Adolphine, que tu sois ou non le premier détective du monde, ce n'est pas cela que j'attends de toi...

Et se penchant contre lui, collant sa bouche à l'oreille de son amant, elle lui dit :

— Ce que je désire surtout, c'est que tu sois le premier amoureux du monde...

— Je le suis aussi, belle Adolphine !... Et je te le prouve sur-le-champ.

— Ce n'est pas possible !... fit la jeune femme en riant ...

— Tu vás voir, si ce n'est pas possible... Ils vont entendre à leur tour, nos voisins !...

Et il souleva Adolphine de terre, l'embrassa bruyamment. Après quoi il l'emporta vers le canapé qui meublait, comme il convenait, le cabinet du restaurant.

Leurs voisins entendirent à leur tour ; ils entendirent Adolphine qui disait en poussant des soupirs prolongés :

— Oh ! Edgard !... Edgard !...

Dans le salon contigu, la femme qui soupait en amoureuse compagnie, dit à son amant :

— Alfred, tu n'entends pas !... On s'aime aussi, à côté de nous... Et l'homme s'appelle Edgard... comme mon mari !...

— Oui, mais ça n'est pas lui...

— Sûrement !... Je le saurais bien... par son sous-directeur, M. Arsène qui m'est tout dévoué...

— Et rêve de prendre ma place...

— Vain espoir... Personne ne prendra ta place dans le cœur de ton Ernestine... mon petit Alfred chéri... même pas le sous-directeur de l'agence « Amour and Co »...

Le lecteur a compris... et nous n'avons plus besoin de lui apprendre que c'était bien Mme Ernestine Rouma, que son mari croyait à la campagne, chez sa tante Olive, qui déjeunait avec son amant, dans le cabinet voisin de celui où elle était elle-même trompée par son époux...

Il n'y avait entre eux que l'épaisseur — combien peu grande — d'une cloison, d'une cloison à travers laquelle on s'entendait parler, lorsqu'on prêtait une oreille attentive...

Mais de même que l'instant d'avant, Alfred et Ernestine, étaient trop occupés pour entendre ce que se disaient Edgard et Adolphine, de même ceux-ci, qui se trouvaient présentement au sommet du septième ciel, n'entendaient rien de la conversation qu'échangeaient la femme du détective et son amant.

Chacun d'eux pouvait dire qu'il côtoyait le bord du précipice, et s'ils n'y tombèrent pas ce jour-là, c'est que vraiment un hasard providentiel vint à leur secours, et voulut qu'ils sortissent du restaurant à un quart d'heure d'intervalle... mais un quart d'heure, c'est souvent beaucoup dans l'existence.

Puisqu'aussi bien nous voici amenés à parler de Mme Ernestine Rouma et de ses amours, il serait peut-être bon de la présenter ainsi que son amant, que nous l'avons entendu appeler Alfred.

Nous avons dit qu'Adolphine était une femme blonde assez grande. Ernestine, au contraire, était brune, petite vive, et grassouillette. Alfred avait coutume, au cours de leurs entretiens particuliers de compter toutes les fossettes de sa maîtresse... Il ne les comptait pas avec ses doigts, mais avec ses lèvres, comme bien vous pensez, les embrassant les unes après les autres, ce qui faisait dire à Ernestine :

— Oh ! Alfred !... Alfred ! Tu me donnes des frissons !...

Lorsqu'elle avait eu ainsi pas mal de frissons, elle ne tenait plus en place, et il n'y avait qu'un seul remède pour la calmer, un remède qu'Alfred connaissait bien et qu'il employait avec une maëstria qui plongeait toujours dans le ravissement le plus grand, l'épouse légitime, mais infidèle du directeur-fondateur de l'agence « Amour and Co ».

Il faut croire qu'Edgard, si habile pourtant à faire vibrer la blonde Adolphine, ne savait pas compter les fossettes de sa femme... en tous cas, il ne le savait pas à la manière d'Alfred, et, que voulez-vous ? c'était cette manière-là qu'Ernestine préférait.

Alfred, d'ailleurs avait une façon délicieuse de s'y prendre ; il se trompait toujours en comptant ce qui l'amenait invariablement à recommencer plusieurs fois, jusqu'à ce qu'Ernestine fût secouée par un rire nerveux qui ne pouvait s'arrêter que grâce au remède dont nous avons déjà parlé.. et sur lequel il est inutile d'insister davantage.

Ce jour-là, donc, ils avaient, à l'issue du déjeuner, compté et recompté plusieurs fois les fossettes, et plusieurs fois Alfred avait appliqué son remède, tant et si bien que la pauvre Ernestine avait dit :

— Alfred... Je n'en puis plus... Je suis morte !...

Et le barbare Alfred était très fier d'avoir obtenu ce résultat qui flattait son orgueil de mâle.

Alfred, qui cocufiait ainsi sans vergogne le premier détective du monde, était bien différent d'Edgard. L'amant d'Ernestine — c'était cela qui avait attiré à lui la femme du directeur de l'agence « Amour and Co » — était un joyeux garçon, un méridional jovial, rempli de faconde, racontant toujours des histoires drôles et quelque peu croustillantes ; il exerçait dans la vie la profession de placier en vins, au rapport de laquelle il ajoutait quelques revenus personnels.

Il n'y avait qu'un point noir dans l'existence d'Alfred et ce point noir, c'était sa femme Aglaé, une ancienne maîtresse, plus âgée que lui qu'il avait épousée pour « régulariser leur situation », régularisation qu'il regrettait amèrement, car il avait été fort mal récompensé de ce geste chevaleresque.

Autant, en effet, Aglaé était douce, gentille et pleine d'attentions pour lui lorsqu'elle était la compagne irrégulière, autant elle était devenue acariâtre, tyrannique et insupportable depuis qu'elle était la femme légitime.

Heureusement pour Alfred, ses occupations lui fournissaient un excellent prétexte pour s'absenter presque toujours de chez lui, ce qui lui permettait de se consoler avec Ernestine des scènes continuelles que lui faisait Aglaé.

Mais, me direz-vous, tout cela est bel et bien. Que faisait donc alors l'agent — un des meilleurs limiers de la maison « Amour and Co » — qu'Edgard Rouma avait attaché en permanence à la personne de son épouse ?

Cet agent était un philosophe, et aussi un homme pratique, qui jugeait indélicat d'intervenir « dans les affaires privées de ses patrons » M. Eusèbe — c'était le nom de ce détective habile — avait appartenu à l'administration avec un grand A, la seule, celle du quai des Orfèvres. Et c'était pour ajouter quelques sous à sa modeste retraite qu'il avait pris du service chez son ancien collègue Edgard Rouma. Mais il n'entendait pas se fatiguer. Aussi avait-il compris tout de suite le parti qu'il pouvait tirer de la mission importante qui lui était confiée et son premier soin avait été d'en avertir la principale intéressée, Mme Rouma elle-même. Celle-ci avait naturellement récompensé généreusement

cette délicate attention, et, depuis lors, M. Eusèbe coulait des jours heureux. Occupant son temps comme bon lui semblait, et retrouvant le soir « la patronne » qui lui indiquait ce qu'il devait noter sur son rapport « confidentiel »

Présentement M. Eusèbe était à la campagne chez la tante Olive pêchant le jour à la ligne, et occupant ses soirées à d'interminables parties de bésigue avec la tante Olive elle-même, une brave femme, qui avait eu, elle aussi, des aventures dans son jeune temps et qui n'avait pas encore dit tout à fait son dernier mot, ayant à peine dépassé quarante-cinq ans.

Elle était une collaboratrice précieuse pour la rédaction des rapports quotidiens que M. Eusèbe adressait en double, à Paris, l'original à M. Edgard Rouma avec la mention *confidentiel*, la copie à « Madame Alfred », rue de Clichy, c'est-à-dire à l'adresse où Ernestine et son amant se rencontraient dans un appartement loué à cet effet par le galant courtier en vins.

Et M. Eusèbe admirait l'esprit fertile en inventions de Mme Olive... Il admirait même aussi Mme Olive en personne et ne reculait pas devant le siège des rondeurs imposantes de la tante de sa patronne...

Si bien que certain soir, comme le jour tombait, il osa interrompre la partie de bésigue pour dire à sa partenaire :

— Madame Olive !... Je vous admire tant que si vous vouliez...

— Si je voulais, M. Eusèbe,... que dites-vous ?...

— Nous finirions nos jours ensemble... Pourquoi après tout, ne nous épouserions-nous pas ?...

— Il faut réfléchir... Vous me prenez à l'improviste...

Emporté par sa fougue, M. Eusèbe se jeta aux genoux de la brave femme et lui prenant la main, s'écria :

— Madame Olive... Je ne pense plus qu'à vous ?...

Et Mme Olive... sans qu'elle y fût invitée le moins du monde, se renversa dans son fauteuil, s'écriant :

— Ah ! le petit polisson !...

Ce qui donna au petit polisson une grande audace, une si grande audace que la partie de bésigue se termina ce soir-là dans le lit — oui, j'écris bien, dans le lit — de la tante d'Ernestine.

Le lendemain M. Eusèbe adressait à son patron un rapport dans lequel il disait :

» J'ai fait un coup de maître. Me donnant comme un petit bourgeois, j'ai loué une chambre dans la maison de la tante Olive... Je crois même que je lui ai plu et qu'elle aura en moi beaucoup de confiance...

» De cette façon, Mme Rouma, qui ignore mes fonctions à l'agence, sera plus que jamais sous ma surveillance de tous les instants. »

En lisant cela, Edgard dit :

— Ce sacré Eusèbe, tout de même... Quel malin !... Il n'y a que lui pour trouver des combinaisons pareilles.

Et, rassuré pleinement, il écrivit à sa femme, lui disant qu'il était très affairé, que l'agence avait plus de clients que jamais... Il ajouta même : « C'est étonnant, ce qu'il y a de maris trompés... et de femmes aussi... » Il terminait en disant à sa femme de se reposer aussi longtemps qu'il lui plairait, chez cette bonne tante Olive.

Inutile de dire que cette missive fut réexpédiée par Eusèbe rue de Clichy où Ernestine la trouva et la lut avec le plus grand plaisir, en s'écriant :

— Qui est-ce qui va être bien content, c'est Alfred ?

Et comme Alfred entrait, demandant :

— De quoi donc ?...

— De quoi ?... Mon mari me dit de rester « autant que je veux » chez la tante Olive... Je vais lui répondre que je ne reviendrai pas à Paris avant un mois...

— C'est ça !... Et nous passerons ce mois, si tu veux, au bord de la mer...

— Oh ! oui, on s'amusera bien... On ira à la pêche aux crabes !

— Tu sais c'est très difficile, la pêche aux crabes...

— Ah !

— Il faut aller les chercher dans des trous où ils se cachent, et souvent quand on a mis son doigt dans le trou, le crabe vous le serre entre ses pinces... alors, on est pris...

— Vrai ?... Comment ?

— Attends un peu, je vais te faire voir !

Ernestine laissa son amant « lui faire voir », mais soudain elle se récria :

— Alfred !... Alfred !... Il n'y a pas de crabe-là... voyons !..

Mais malgré qu'il n'y eût pas de crabe, Alfred ne retira pas... le doigt d'où il l'avait mis.

Le soir même, M. Eusèbe recevait de sa patronne une lettre qu'il réexpédiait religieusement au directeur de l'agence « Amour and C°..., » lequel, en lisant la réponse de sa femme s'écria à son tour :

— Un mois de liberté !... Un mois !... C'est Adolphine qui va être contente !... Pendant un mois on va pouvoir s'en payer !...

« Si seulement, elle aussi, elle pouvait avoir un mois de liberté, et semer son mari pendant quatre semaines... Peut-être a-t-elle une amie ou une parente qui consentirait à lui servir de paravent en l'invitant chez elle... Je le lui demanderai tout à l'heure, lorsqu'elle va venir.

Et lorsque Adolphine vint, elle trouva dans la « chambre d'amour » un Edgard tout guilleret, plus ardent et plus passionné que jamais... qui lui dit :

— Crois-tu que ma femme est naïve, hein ? Elle a si bien compris ce que je lui disais qu'elle me répond en m'annonçant qu'elle passe tout un mois chez sa tante... Je suis pour un mois, libre de toute contrainte... Comme on va s'aimer, ma chérie, pendant ce mois-là...

Ils commencèrent tout de suite et ne furent pas moins heureux qu'Alfred et Ernestine.

## IV

### M. Anatole et Mademoiselle Pauline

M. Arsène, le sous-directeur de l'agence Amour and Co, était seul dans son bureau. Il réfléchissait... il songeait, rêveur aux appas de Mme Rouma, sa patronne, qui lui avait laissé entendre qu'elle pourrait couronner sa flamme le jour où il lui apporterait la preuve que son mari la trompait.

Malheureusement pour lui, M. Arsène n'avait pas le flair.

Il se croyait honoré de la confiance absolue de son directeur, et ne supposait pas que celui-ci put avoir une maîtresse sans le lui dire.

— Non, disait-il, Rouma est un détective avant tout. Il ne pense pas à autre chose... Et le mot amour n'existe pour lui que sur la plaque de sa porte d'entrée... pour attirer les clients et les clientes...

Il était plongé dans ces méditations lorsqu'on lui annonça la visite d'une cliente, Mme Radulin.



*Ah ! le petit polisson...* (page 14).

Toujours aimable, le sous-directeur fit entrer cette personne, qui n'était ni laide ni jolie, frisait la quarantaine et, dès que sur son invitation elle se fut effondrée dans un fauteuil, s'écria :

— Ah ! monsieur !... Je suis une pauvre martyre !... Si vous saviez... quelle catastrophe horrible !... Avoir sacrifié toute ma jeunesse, toute ma vie à un homme !... Et être indignement trompée par lui !... Le monstre !... Le bandit !... Le misérable !... L'assassin !...

— Calmez-vous, madame... Je vous en prie. Calmez vous. Et expliquez-moi l'objet de votre visite...

— Voilà monsieur... C'est monstrueux... Une femme comme moi, qui me suis dévouée pour lui... qui lui ai tout donné... oui monsieur... tout...

— Voyons, dit Arsène, interrompant ce flot de paroles, je comprends : votre mari vous trompe... C'est bien cela, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur... Je suis une pauvre femme martyre, bien malheureuse... Mais je le tuerai, monsieur...

— Oh ! madame... Ne dites pas une chose pareille ? Surtout ici. Nous ne pourrions pas nous charger de l'enquête si nous pouvions supposer qu'un crime...

— Eh bien ! c'est entendu... je ne le tuerai pas, lui... ce sera la femme... cette femme, qui est-elle... cette femme ? Sûrement, monsieur, elle ne me vaut pas... elle n'a pas tout sacrifié pour lui, elle...

— Sans doute monsieur votre mari a-t-il gaspillé votre dot ?...

— Ma dot ?... non... Je n'avais pas de dot...

— Alors ?

— Mais, monsieur, il m'a tout pris...

— Vous avez eu tort de ne pas faire de contrat en vous mariant...

— En me mariant ?... Vous n'y êtes pas, monsieur... Je ne possédais rien en me mariant... Seulement, est-ce que je n'ai pas le droit sur la moitié de la communauté ?... Est-ce que tout ce qu'il dépense au dehors, ce n'est pas comme s'il me le volait, à moi, son épouse légitime...

La visiteuse était de plus en plus furieuse et indignée...

— Et ma jeunesse... que je lui ai sacrifié... mes années? Est-ce que ça ne compte pas ?...

— Si fait, madame, si fait ! Enfin, voici un quart d'heure que nous causons et vous ne m'avez pas encore dit le principal...

— Mais puisque je vous le répète : mon mari me trompe.

— Avez-vous des indices... quelque chose qui puisse nous mettre sur la piste ?

— Oh ! oui, j'ai des indices...

— Dans ce cas, je vais appeler le chef du service des dames (2e section) et vous lui donnerez toutes les indications...

Le chef du service des dames se présenta bientôt.

M. Arsène lui dit :

— Voici, madame... Voulez-vous être assez aimable pour me rappeler votre nom ?

— Radulin ?... Aglaé Radulin, née Dupont !...

— Et monsieur votre mari ?...

— Inutile de dire monsieur... Il n'en vaut pas la peine... C'est un bandit... un assassin... un criminel... un monstre... un dégénéré...

— Mais encore, quel est son prénom ?

— Alfred !... c'est un nom que je maudis à présent !...

— Il faudra aussi que vous nous donniez sa photographie...

— La voilà... monsieur... Elle est en deux morceaux, parce que je l'ai déchirée de rage... Ah ! messieurs... ce voleur, cette crapule... il me trompe après m'avoir ruinée !...

— Je dois également, madame, vous demander une provision de cinq cents francs.

— C'est bien cher, monsieur !... Vous ne pourriez pas me faire une réduction.

— C'est impossible, madame... absolument impossible !... C'est le tarif...

— Enfin, dit avec un soupir la femme ruinée.

Et elle sortit de son sac un billet de mille francs, en demandant :

— Vous aurez bien la monnaie, je pense ?

— On va vous la donner à la caisse, madame...

Tandis qu'un garçon de bureau, appelé par M. Arsène, conduisait l'irascible Aglaé auprès du caissier, M. Arsène disait au chef du service des femmes :

— Vous mettrez sur cette affaire l'équipe mixte 42.

— L'équipe 42 ? M. Anatole et Mlle Pauline ?...

— Oui.

— Mais ils sont déjà sur l'affaire Front...

— Tant pis. Ils s'arrangeront pour s'occuper des deux affaires à la fois...

Le chef du service des dames (2e section) s'inclina, sortit, puis appela l'équipe mixte 42.

A l'agence « Amourand Co, » on désignait sous l'appellation équipe mixte, un groupe de deux agents, un homme et une femme qui opéraient toujours ensemble.

C'était le cas de Mlle Pauline et de M. Anatole.

Ne croyez pas pour cela que ces deux co-équipiers fussent le moins du monde amant et maîtresse. Souvent, ils ne pouvaient pas s'entendre et ne s'accouplaient — pour les enquêtes — qu'à regret... Mais ils n'étaient pas libres de leur choix et c'était le sous-directeur, M. Arsène, qui désignait les équipes.

M. Anatole avait donc été désigné pour faire équipe avec Mlle Pauline, qui était une petite femme boulotte et assez agréable... M. Anatole s'en était d'ailleurs accommodé et, contrairement à la coutume de la maison, il avait essayé timidement quelques allusions laissant voir que sa co-équipière ne lui était pas indifférente. Mais Mlle Pauline n'avait pas répondu à ces avances, et elle n'avait jamais paru comprendre ce que voulait son co-équipier...

L'équipe mixte 42 déjà chargée de l'affaire Front se voyait gratifiée, en outre, de l'enquête sur l'affaire Radulin.

— C'est beaucoup à la fois, déclara M. Anatole, qu'en pensez-vous, Mlle Pauline ?

— Je pense, si vous le voulez bien, que nous consacrerons un jour de la semaine à Mme Front et le lendemain à M. Radulin...

— Le mieux, voyez-vous, mademoiselle Pauline, ce serait que nous rencontrions M. Alfred Radulin avec Mme Louise Front.

— Oui, alors ce serait une chance... Mais nous ne l'aurons pas... D'ailleurs, vous avez bien remarqué l'autre jour, le monsieur qui était avec Mme Front ?...

— Parfaitement ?

— Eh bien ? Il ne ressemble pas du tout à M. Radulin !

— C'est vrai ! Et c'est dommage, car cela nous aurait enlevé bien des complications...

Les pauvres diables ! Ils voulaient éviter des complications ?

Pour cela, il leur eût fallu le flair, du vieux policier Eusèbe. Il savait, lui, éviter des complications... mais ni M. Anatole, ni Mlle Pauline ne connaissaient la manière.

On voit qu'ils avaient déjà reconnu Mme Front et l'avaient vue en compagnie d'un amant. L'infortune conjugale du sous-chef de bureau ne faisait donc plus de doute pour le personnel... Ce que l'équipe mixte 42 n'avait pas encore

découvert, c'était l'identité du personnage qui jouait ainsi avec l'honneur de M. Front... Leur enquête avait été interrompue brusquement, car ils avaient perdu la piste des deux amants qu'ils fllaient...

Ils s'étaient d'ailleurs un peu disputés à ce propos, mais M. Anatole, qui avait raison, ayant fait des excuses à Mlle Pauline, le désaccord n'avait pas duré entre les coéquipiers.

Pour le moment, ils étaient à la recherche de M. Alfred Radulin. Qu'eussent-ils pensé, les malheureux, s'ils avaient su que ledit Alfred Radulin était l'amant de Mme Ernestine Rouma et que c'était avec la femme de leur patron que l'infidèle courtier en vins gaspillait la fortune qui n'avait jamais existé de la malheureuse Aglaé !...

Mais ils ignoraient ce détail... Et quand bien même, ils auraient vu Alfred et Ernestine ensemble, ils n'auraient encore pas connu toute la vérité, car la plupart des agents de la maison « Amour and Co » ignoraient la physionomie du directeur et celle de son épouse, Edgard ne s'abaissant jamais à causer avec le petit personnel, auquel tous les ordres étaient transmis par les chefs de service.

Seuls, quelques vieux agents qui avaient connu « le patron » lorsqu'il débutait, avaient accès auprès de lui.

Edgard tenait beaucoup à garder cette distance qui faisait de lui comme une sorte de personnage invisible que l'on supposait toujours, veillant sur ses subordonnés et au courant de tout ce qu'ils faisaient...

Ne connaissant pas Mme Rouma, M. Anatole et Mlle Pauline poursuivaient donc innocemment leur filature qui les mena à la suite d'Alfred à la maison de la rue de Clichy où le placier en vins cachait ses amours coupables.

Et les deux agents de l'équipe mixte 42 virent ressortir de la maison « dans une position, qui ne laissait aucun doute sur l'intimité de leurs relations (M. Alfred Radulin passant son bras autour de sa compagne), le mari de notre estimée cliente avec une femme jeune, petite, brune, assez forte, mais de très mauvaise allure, et qui, à en juger au premier abord, ne peut être qu'une femme de mauvaise vie ».

C'est dans ce langage que s'exprimait le rapport de

M. Anatole et de Mlle Pauline qui fut remis le jour même au chef du service des dames (2e section).

Le rapport ajoutait bien d'autres choses encore peu aimables pour Ernestine, qui était présentée comme s'affichant effrontément avec son complice (cette expression avait été dictée à M. Anatole par Mlle Pauline ; celle-ci avait estimé que cela ferait plaisir à la cliente ).

Les deux détectives avaient perdu la piste à la gare Saint-Lazare où les coupables étaient entrés après être descendus à pied la rue de Clichy et la rue Saint-Lazare...

Ils étaient passés par le souterrain de la station du Nord-Sud et c'était là qu'ils avaient échappé à M. Anatole et Mlle Pauline.

Le lendemain, les détectives attendirent vainement Alfred devant son domicile, ils ne le virent pas paraître. Ils se rendirent alors rue de Clichy où ils se livrèrent, dans le voisinage à une enquête sur les locataires de la maison d'où ils avaient vu sortir les amants... Cette enquête ne donna aucun résultat et finalement Mlle Pauline eut l'idée de demander à la concierge :

— Monsieur Alfred, s'il vous plaît ?...

— M. Alfred !... Je ne connais pas... répondit cette brave femme, qui ne laissait pas ainsi pénétrer dans sa maison des visiteurs inconnus...

Mais M. Anatole, tandis que sa co-équipière causait, regardait les lettres placées dans les petits casiers, et il en distingua une adressée à » Madame Alfred «.

Il ne dit rien, mais lorsqu'il se retrouva dehors avec sa collègue, il lui déclara :

— Mademoiselle Pauline ! Il y a, chez la concierge, une lettre pour Mme Alfred... D'où je conclus qu'elle viendra la prendre !...

— Attendons !

Mais ils attendirent en vain, M. et Mme Alfred étaient partis pour la pêche aux crabes...

Seulement de bons détectives ne s'avouent pas ainsi battus.

Le lendemain, ils étaient de nouveau rue de Clichy... dès le matin, et ils virent pénétrer dans la maison le facteur, ce que voyant, M. Anatole s'écria :

— Attendez-moi là !...

Justement, hasard heureux, le facteur s'arrêtait dans sa tournée, pour aller boire un verre — ce qui est interdit par les règlements, mais ce qui ne se refuse pas lorsque c'est offert de bon cœur par un ami. Anatole entra traîteusement derrière l'employé des P. T. T. et s'accouda au comptoir à côté de lui.

— Dites donc, facteur, lui dit-il... Vous n'avez pas de lettre pour Mme Alfred... Elle m'a chargé de les prendre en son absence...

— Justement, répondit le facteur, j'en ai une... mais elle repart.

— Donnez-la moi...

— Ah ! non !... Ça je en peux pas, maintenant, elle est en réexpédition, tant pis... elle s'en ira ; si vous voulez courir après... prenez le train pour Etretat, mon brave !...

Anatole en savait aussi long qu'il voulait...

— Tant pis ! fit-il... C'est de la faute de la concierge qui a mal compris les instructions...

Et l'agent de la maison Amour and Co s'en fut rejoindre sa collègue :

— Mademoiselle Pauline, dit-il... J'ai retrouvé la piste... Nous allons probablement partir pour les bains de mer...

— Avec vous !...

— Naturellement, puisque vous êtes ma co-équipière...

— Et l'enquête sur l'affaire Front ?...

— L'affaire Front, oui... Elle est difficile aussi, l'affaire Front... Depuis l'autre jour, nous n'avons rien de nouveau...

— Dame, aussi, nous ne nous sommes occupés que de M. Radulin...

» Moi je crois que nous ferions bien de le laisser provisoirement à la mer et de reprendre la piste de Mme Front.

— Ca, mademoiselle Pauline nous ne pouvons pas le prendre sous notre responsabilité... Il faut en référer aux chefs. Ils décideront, et nous serons couverts.

— Vous avez raison, M. Anatole... Référons-en aux chefs...

— J'espère qu'ils nous débarrasseront de l'affaire Front, et que j'aurai le plaisir d'aller aux bains de mer avec vous...

— Pas moi ! dit sèchement Mlle Pauline.

— Vous n'aimez pas le bord de la mer ?

— Si, mais pas avec vous ?... Enfin, si l'on m'en donne l'ordre, il faudra bien partir...

Et Mlle Pauline poussa un gros soupir, comme une personne très ennuyée à la perspective de faire un séjour à Etretat avec M. Anatole, son compagnon de l'équipe mixte 42.

## V

### EDGARD ÉPROUVE UNE GRANDE SURPRISE

— Allo ! Allo ! L'agence Amour and Co...

— Parfaitement...

— Monsieur le Directeur ?...

— Lui-même, à qui ai-je l'honneur ?...

— C'est vous, Rouma ?... C'est moi, Duplan ?... Je vous téléphone à propos de l'affaire Front...

— Ah ! oui... Je me souviens...

— Vous m'avez réservé mon tant pour cent.

— Comme toujours, cher ami ?...

— Merci... mon ami Front s'inquiète... Il voudrait savoir s'il y a du nouveau !...

— Je ne sais pas... Je vais demander... Téléphonez-moi donc dans une demi-heure...

— Entendu, à tout à l'heure...

Ayant raccroché le récepteur, Edgard sonna pour faire mander le chef du service des maris (1re section) lequel, nous l'avons vu était chargé de l'enquête sur l'inconduite de Mme Front.

Cet employé se présenta bientôt avec un dossier sur lequel se détachait en belle écriture ronde cette inscription.

*Affaire Front contre Mme Front.*

— Front contre Front ! voilà...

— Ah ! il y a déjà un rapport.

— Oui, monsieur le Directeur, et j'oserais me permettre e dire que ce rapport est du plus haut intérêt.

— Qui avez vous mis sur la piste ?

— Une équipe mixte, ma meilleure... l'équipe 42...

— Bon. Laissez-moi lire...

Et Edgard lut... Il lut... relut... n'en pouvant croire ses yeux...

— C'est bien, demanda-t-il... le rapport sur l'affaire Front? Il s'agit bien de la filature de Mme Louise Front, épouse de M. Auguste Front ?...

— Mais oui, monsieur le Directeur... Je ne me suis pas



*As-tu donc besoin de le gagner...* (page 29)

trompé... J'ai encore vérifié le dossier... avant de descendre vous voir...

— Qu'est-ce que c'est que votre équipe mixte 42 ?...

— Oh ! ils sont tout à fait sûrs, monsieur le Directeur...

Edgard était nerveux. Il se promenait de long en large fébrilement.

Il haussa les épaules.

— Ils se f... de vous... vos co-équipiers... Ils vont certainement roucouler ensemble... après quoi ils vous rédigent

des rapports fantaisistes... Vous n'avez pas lu ce rapport ?...

— Si, monsieur le Directeur...

— Alors, vous ne vous êtes pas aperçu qu'il était idiot invraisemblable...

— Il ne m'a pas paru...

— Invraisemblable, vous dis-je... Invraisemblable !... Et, tenez,... voici ce que j'en fais...

D'une main rageuse, Edgard enleva les feuillets du dossier, les froissa et les jeta dans la corbeille à papiers..

— Monsieur le Directeur n'y pense pas... Je suis certain que M. Anatole et Mlle Pauline...

— Vous les mettrez à la porte dès aujourd'hui !... Qu'ils aillent coucher ensemble ailleurs !... Vous leur direz que je ne veux pas de co-équipiers qui soient amant et maîtresse... C'est scandaleux !...

— Cependant, monsieur le Directeur...

Edgard s'arrêta... Il réfléchit un instant, puis déclara :

— Non, pour cette fois, je ne prendrai pas de mesure aussi grave... Vous ne leur direz même rien du tout, sinon qu'ils n'aient plus à s'occuper de l'affaire Front... qu'elle est classée !... Laissez-moi le dossier, je ferai l'enquête moi-même...

— Monsieur le Directeur...

— Et si vous tenez à votre place, vous me ferez le plaisir de garder le silence... Vous avez compris, n'est-ce pas ?...

— Oui, monsieur le Directeur !

Et le chef du service des maris (1re section) se retira sans y avoir rien compris...

Quant à Edgard, il se baissa, ramassa dans la corbeille le rapport qu'il avait chiffonné... et, soulevant la tenture, il entra dans la « Chambre d'amour » où Adolphine l'attendait.

Mais cette fois Edgard ne surprit pas sa maîtresse en l'embrassant sur la bouche.

— Adolphine ! appela-t-il.

Au ton inaccoutumé dont son nom était prononcé, la jeune femme se rendit compte qu'il se passait quelque chose d'anormal.

— Qu'y a-t-il ? fit-elle inquiète.

— Ma chérie... il y a... il y a des choses graves... qui heureusement n'auront pas de suites... parce que je suis intervenu à temps...

« Mais tu dois ressembler à la femme d'un de nos clients au point que l'on s'est trompé, que nos agents t'ont suivie en te prenant pour elle, et qu'ils nous ont vus ensemble...

— Ce n'est pas possible !...

— Voici la preuve.

Et, dépliant le papier qu'il avait froissé l'instant d'auparavant, Edgard, lut le rapport rédigé innocemment par M. Anatole et Mlle Pauline, rapport dans lequel les agents disaient :

» Mme Front n'a fait que passer tantôt chez elle.

» A peine arrivée, elle a pris un taxi, pour repartir et s'est fait conduire au restaurant André, boulevard Haussmann ; elle est restée très longtemps dans cet établissement... elle en est ressortie accompagnée d'un monsieur très élégant... qui nous a paru être un métèque ou un rastaquouère...

— C'est de toi qu'il s'agit ?... Ils te traitent bien, tes agents !...

— Ils ne me connaissent pas... heureusement d'ailleurs... Je continue à lire leur rapport : « Cet individu a embrassé devant nous Mme Front dans le cou...

— Ça c'est vrai, au moment où nous montions en voiture, même que je t'ai dit que c'était imprudent... Tu vois... j'avais raison...

— Le pire, c'est que ces agents avaient un kodak de poche et qu'ils nous ont photographiés... Voici la photographie jointe au dossier...

Et Edgard tendit à sa maîtresse le document...

Adolphine était toute troublée...

Elle se laissa tomber sur le divan, et dit :

— Ce rapport !... Garde-le... Supprime-le !...

— C'est comme s'il n'existait plus !... J'ai également donné l'ordre qu'on ne suive plus cette affaire et j'ai gardé le dossier...

— Tu as bien fait... Dis-moi, ce monsieur Front, il y a longtemps qu'il est venu te trouver ?

— Non ... Deux ou trois jours... Tu te rappelles bien, c'est celui dont je ne me suis plus rappelé le nom, qui m'a attendu toute la matinée pendant que nous étions ensemble...

— Il a attendu toute la matinée pendant que...

— Oui...

— Oh ! Edgard ! Edgard !... C'est vrai !... C'est mon mari..

Et Adolphine, toute en larmes, s'effondra dans les bras de son amant stupéfait...

— Remets-toi !... lui disait-il... Remets-toi !... Tu n'as rien à craindre puisque justement il s'est adressé à moi !...

» Mais pourquoi ne me l'avais-tu pas dit ?...

— A quoi bon ? Pouvais-je prévoir qu'il viendrait un jour demander secours contre moi à ton agence ?

— Ça, c'est vrai... mais il m'a trompé... Il m'a dit que tu t'appelais Louise...

— Je m'appelle Louise-Adolphine, mais ce second prénom, c'est celui que je préfère... et je l'ai pris.. pour toi seulement...

Edgard était tout prêt à consoler son amie plus amplement lorsque retentit la sonnerie du téléphone...

Il rentra dans son bureau. C'était Duplan qui le rappelait.

— Eh bien, lui dit-il... Rien de nouveau ?... Front est très impatient... Il tient l'autre récepteur...

Or, Louise-Adolphine, intriguée, avait suivi son amant... et elle tenait, elle aussi le second récepteur de l'appareil d'Edgard...

Celui-ci la regarda, et eut avec elle un signe d'intelligence...

— Voyons, cher ami, répondit le directeur de l'agence Amour and Co, dites à M. Front qu'il soit patient, qu'il ne se fasse pas de mauvais sang... J'ai pris moi-même son affaire en main...

A l'autre bout du fil, M. Front lui-même répondit :

— Merci, monsieur le Directeur, merci... Si ma femme a affaire à vous, je suis tranquille, elle est en bonnes mains !...

Raccrochant l'appareil, Edgard se tourna vers Adolphine :

— Tu as entendu, lui dit-il, tu n'as pas à t'inquiéter, ton mari lui-même trouve que tu es en bonnes mains !... Attends !... Je vais donner un ordre...

Actionnant l'appareil du téléphone privé, il demanda :

— Donnez-moi le chef du service des maris...

Et lorsque celui-ci fut à l'appareil, il lui dit :

— Allo ! C'est au sujet de l'affaire Front... Je me charge de Mme Front !... Mais il est de toute importance que je sois au courant deux fois par jour des actes de son mari... Vous donnerez en conséquence ordre à l'agent 315 de le surveiller constamment...

— Tu es sûr au moins de l'agent 315 ?

— Oui... D'ailleurs, je le ferai contrôler.

Edgard ajouta :

— Ça ne fait rien ! J'ai eu chaud ! Heureusement que moi, on ne m'attrape pas ainsi.

— Le premier détective du monde, ce serait malheureux !

— Chérie !... Viens dans la chambre d'amour ! Je l'ai bien gagné !...

— As-tu donc besoin de le gagner pour l'obtenir ?...

Et ils se vengèrent sur les ressorts du divan-lit qui, pourtant, n'était pas responsable.

## VI

### L'ÉQUIPE MIXTE OPÈRE A LA MER

Dès qu'ils arrivèrent à l'agence, M. Anatole et Mlle Pauline furent avisés qu'ils n'avaient plus à s'occuper de l'affaire Front. Il leur était absolument interdit à l'avenir de prendre Mme Front en filature, ni de s'occuper de ce qu'elle pouvait faire.

— Vous voyez, mademoiselle Pauline, dit M. Anatole, c'est moi qui avais raison...

Ils remirent ensuite à M. Arsène lui-même, leur rapport sur M. Radulin...

Le sous-directeur les reçut sans aménité...

— J'espère, dit-il, que vous serez plus heureux que dans l'affaire Front...

Les co-équipiers se regardèrent...

— Oui... Il paraît que vous aviez fait fausse route. Enfin n'en parlons plus...

» Vous êtes certains que ce Radulin et sa maîtresse sont à Etretat ?

— Oh ! monsieur le sous-directeur... c'est-à-dire qu'il y une présomption... n'est-ce pas, à cause de la lettre...

— Enfin, avant d'aviser la cliente, vous allez toujours y aller voir... Et tâchez de faire oublier l'affaire Front en vous distinguant dans celle-ci...

« Il y a un train demain matin. Vous le prendrez !... »

Comme ils s'en allaient, Mlle Pauline, qui était très émue, dit :

— Enfin, M. Anatole, que veut dire le sous-directeur avec l'affaire Front ?... Nous avions pourtant fait un excellent rapport...

— Je n'y comprends rien, mademoiselle Pauline... C'est peut-être parce que nous avons perdu la piste...

— Peut-être... Oui !... Aussi, tâchons de ne pas perdre celle de ce Radulin et de sa compagne !...

Ils partirent pleins de confiance pour Étretat, ne supposant pas que l'affaire Radulin était pour le moins aussi épineuse que l'affaire Front....

Lorsqu'ils débarquèrent dans ce charmant petit port normand, leur premier soin fut de se rendre au casino. Ils pensaient, en effet, qu'ils y rencontreraient presque sûrement ceux qu'ils cherchaient.

Ce fut effectivement ce qui se produisit. Alfred et Ernestine étaient à cent lieues de supposer que deux détectives de l'agence Amour étaient à leurs trousses et ils s'amusaient sans contrainte. Ils ne pratiquaient guère la pêche aux crabes, sinon à la façon qu'Alfred avait montrée à son amante à Paris, et, le soir ils venaient s'étourdir au casino, où Alfred brillait parmi les meilleurs danseurs. Ernestine était heureuse de se sentir, pendant les heures de danse, emportée par ce maître du shimmy, elle était d'autant plus heureuse qu'elle sentait qu'Alfred était l'objet de tous les regards féminins, ce qui la rendait jalouse, mais en même temps flattait son amour-propre.

L'équipe mixte 42 ne les perdait pas de vue, ce soir-là. Mlle Pauline dut même accepter, en soupirant de danser avec M, Anatole, afin qu'ils ne fussent pas trop remarqués parmi les personnes présentes qui semblaient se connaître toutes ou à peu près.

M. Anatole suivit seul l'époux coupable d'Aglaé et sa complice ; il rapporta de cette excursion des renseignements très précis sur la villa qu'occupaient les deux amants. Et le lendemain matin l'équipe mixte se remettait en campagne, chacun opérant de son côté.

Ils apprirent ainsi que M. et Mme Alfred c'était le nom donné par les deux touristes, avaient loué pour un mois

la villa des Coucous. Ils n'avaient encore aucun domestique et tout était à prendre chez eux, depuis la place de la femme de chambre jusqu'à celle de concierge.

Ce concierge devait même être aussi un peu jardinier.

— Bonne occasion ! avait dit M. Anatole. Nous allons pouvoir pénétrer plus facilement dans la place. Je demanderai l'emploi de concierge-jardinier, ce qui me permettra de veiller sur nos gens. Vous, vous resterez libre pour pouvoir vous rendre à Paris.

Le point difficile et délicat était de se présenter. Où M. Anatole trouverait-il des certificats assurant qu'il était bon concierge et excellent jardinier ?... Il le fabriquerait bien sûr... L'agence Amour avait même des références de premier ordre à l'usage de ses agents lorsqu'ils étaient amenés à cacher leur métier habituel pour en exercer un autre... Mais on ne devait y avoir recours qu'à la dernière extrémité et dans les cas d'urgence absolue.

Aussi M. Anatole pensait-il capter par ses seuls moyens la confiance de ses futurs patrons. Les moyens du détective étaient bien minimes, mais il ne doutait pas de son succès.

Le hasard justement le favorisa en ce sens qu'ils se trouvèrent, Mlle Pauline et lui, sur la plage, assis à côté de ceux qu'ils avaient mission de surveiller, c'est-à-dire Alfred et Ernestine.

— J'ai une idée, dit M. Anatole.

— Laquelle ?

— Nous ne sommes pas très éloignés d'eux. Parlons à voix assez haute. Demandez-moi, mademoiselle Pauline, ce que j'ai fait aujourd'hui, comme si j'étais votre amant !

— Mais je n'ai pas d'amant, monsieur Anatole ?

— Faites comme si vous en aviez un... et que ce soit moi !

— Ce ne serait sûrement pas vous ?

— Mademoiselle Pauline... Nous sommes en service commandé, je suis le chef et j'ordonne.

— Vous ne m'ordonnerez tout de même pas d'être votre maîtresse !

— Non... mais de parler comme si vous l'étiez !...

— Que faut-il accepter, mon Dieu ! pour gagner sa vie ?

— Dites-moi « Mon chéri, qu'as-tu fait aujourd'hui ?... »

— Je ne veux pas vous dire ! « Mon chéri ! »

— Allez donc ! Autrement, ça n'aurait pas l'air sincère.

— Enfin ! soupira Mlle Pauline.

Et elle dit assez haut pour être entendue d'Alfred et d'Ernestine.

— Mon chéri, qu'as-tu fait aujourd'hui ?

— Ma colombe adorée (Mlle Pauline lança un œil furieux à son compagnon en s'entendant ainsi désignée)... ma colombe adorée, j'ai cueilli des fleurs pour une réception que donnait mon patron... Il était épaté... même qu'il m'a demandé si c'était bien celles que j'avais fait venir et qu'il a ajouté : « Vous êtes le merle blanc, l'as des jardiniers ! » Tu comprends si j'étais fier, ma jolie cocotte en sucre...

Mlle Pauline, furieuse, pinça le bras d'Anatole, lui disant tout bas :

— Cessez ces familiarités, je vous prie...

Puis à voix haute, elle dit :

— Oh ! j'aurais bien voulu voir ces fleurs !...

— Et moi, j'aurais été heureux de te les montrer !... Mais il m'en reste quelques-unes que je te ferai voir, quand tu viendras chez moi...

Malheureusement Alfred et Ernestine ne se préoccupaient pas du tout de ce qui se passait à côté d'eux ; ils n'avaient même pas remarqué le couple des deux détectives et s'étaient éloignés tranquillement...

Ni M. Anatole, ni Mlle Pauline ne les avaient vus partir, car les deux co-équipiers étaient à ce moment en train de se disputer, M. Anatole s'étant permis de traiter à haute voix, « pour que ça fasse mieux » sa compagne de « joli bébé ».

Le « joli bébé » avait pincé si fort le détective que celui-ci avait arrêté net son discours et, s'étant penché vers Mlle Pauline, lui avait dit :

— Vous exagérez !

— C'est vous qui exagérez avec vos expressions qui me compromettent !

— Précisément, il faut que vous ayiez l'air...

— Je n'entends pas avoir l'air du tout, monsieur ?

— Nous ferions mieux, tenez, au lieu de nous quereller, de voir l'effet de mon discours...

L'effet, ils purent le constater, et ils en furent fort désappointés.

— Zut !... Le gibier s'est échappé, dit M. Anatole. C'est de votre faute !

— De ma faute !... Par exemple ! Si vous n'aviez pas été insolent, ce ne serait pas arrivé !...



*Oui... une poule quelconque...* (page 35).

Ils explorèrent en vain les environs ; ils ne purent retrouver la trace des deux amants... Heureusement, ils avaient l'adresse de la villa louée par M. Radulin et sa compagne.

— Monsieur Anatole, dit Mlle Pauline, nos gens ont dû rentrer chez eux... Vous avez échoué, je réussirai peut-être mieux que vous.

Je vais aller me présenter et solliciter l'emploi de femme de chambre... Si je suis acceptée, je viendrai vous le dire... Attendez-moi...

M. Anatole, acquiesca... Il attendit patiemment... Et une demi-heure plus tard, sa co-équipière venait le rejoindre.

Elle toisa dédaigneusement son compagnon..

— C'est fait... lui dit-elle.. J'entre en service demain matin !... Vous n'avez plus qu'à vous rendre à Paris pour faire le rapport, afin que les services préviennent Mme Radulin, qui pourra prendre ses dispositions tranquillement pour le flagrant délit...

— Très bien !

— Maintenant, ajouta la femme-détective, vous pouvez me remercier, car, sans moi, nous n'aurions pas encore réussi...

— Je vous remercie, mademoiselle Pauline.

— Et me demander pardon pour les horreurs que vous m'avez dites.

— Ce n'était pas des horreurs, mademoiselle. J'avais grand plaisir à vous appeler ainsi. Que voulez-vous ? Nous faisons toujours équipe ensemble... Alors, n'est-ce pas ?...

— Vous voudriez faire équipe avec moi dans le mariage ?

— Oh ! oui !...

Mlle Pauline regarda M. Anatole et elle dit :

— Vous réussirez mieux à cela qu'à faire le jardinier... Appelez-moi donc encore comme tantôt votre... votre...

— Ma jolie cocotte en sucre.

— Oh ! mon chéri ! Comme ça me fait plaisir d'entendre cela !

M. Anatole et Mlle Pauline co-équipiers de l'agence « Amour and Co » se fiancèrent ainsi et ils échangèrent ce soir-là leur premier baiser.

## VII

### La revanche du sous-directeur

M. Arsène méditait, ce matin-là, comme toujours sur la fatalité qui s'acharnait après lui, et l'empêchait de goûter aux joies de l'amour et aux plaisirs des sens avec la brune Mme Rouma, sa patronne...

Il lui avait été, en effet, impossible de prendre son patron en défaut... Le hasard, qui le desservait malicieusement, avait même fait que le fameux rapport sur l'affaire Front ne lui était pas passé par les mains sans quoi il eût certainement reconnu dans la photographie prise par M. Anatole, du couple coupable, les traits d'Edgard Rouma, ce que n'avait pas fait le chef de service qui n'avait jeté qu'un coup d'œil distrait sur ce premier document...

Ne pouvant tromper son patron et se heurtant à l'honnêteté — apparente, mais qu'il croyait réelle — de Mme Ernestine Rouma, M. Arsène était furieux contre tous les maris et toutes les femmes coupables.

Aussi était-ce avec délices, qu'il voyait réussir une enquête de ses agents et apprenait qu'un adultère avait été constaté... joyeux de voir pris les amants dont il enviait l'heureux sort.

Un garçon lui annonça par téléphone :

— M. Anatole de l'équipe mixte 42, qui arrive d'Etretat, demande à parler à M. le sous-directeur.

— Bien, répondit M. Arsène, qu'il vienne tout de suite ! Et M. Anatole prévenu aussitôt, se dirigea, d'un pas assuré, vers le cabinet sous-directorial.

— Cette fois, pensait-il, on ne me fera pas de reproches !... Je ne sais pas quelle erreur, j'ai pu commettre dans l'affaire Front !... Mais dans celle-ci, je suis sûr de moi !...

Le sous-directeur le reçut de la façon la plus courtoise :

— Eh bien !... M. Anatole... Je pense que vous n'êtes pas venu à Paris pour rien et que vous m'apportez un renseignement précieux !...

— Oui, monsieur le sous-directeur... Le gibier est rabattu !... Il n'y a plus qu'à le prendre au nid...

— Ah ! Ah !... Expliquez-moi cela..

Et M. Anatole expliqua. Il dit comment Mlle Pauline avait réussi à se faire engager comme femme de chambre par la compagne et complice de M. Alfred Radulin. Maintenant que l'agence avait quelqu'un dans la place, il n'y avait qu'à opérer tranquillement, on était sûr du résultat.

M. Arsène félicita son agent :

— Bravo ! lui dit-il. Voilà du bon travail... Je demanderai de l'avancement et de l'augmentation au patron pour vous et votre co-équipière... allez vite rédiger votre rapport, pendant que je fais écrire à Mme Radulin de venir me voir d'urgence... Quand votre rapport sera fait, vous viendrez me le soumettre, et vous repartirez sans tarder pour Etretat.

— Oui, monsieur le sous-directeur...

M. Arsène posa encore une question :

— Cette femme, la complice de M. Radulin... Quel genre de personne est-ce ?

— Oh ! Pas grand chose de bien, certainement. Ça doit être une cocotte...

— Oui... une poule quelconque... Ça vaut mieux... Elle ne nous fera pas d'histoires...

Après avoir porté ce jugement sur sa patronne, M. Anatole se retira, fier de lui et heureux comme tout... Il allait corser son rapport, afin de se mettre encore davantage en valeur... c'est tout juste s'il ne télégraphia pas à Mlle Pauline pour lui faire part des félicitations sous-directoriales...

Mais il pensa que c'était inutile et qu'il raconterait beaucoup mieux de vive voix à sa fiancée son entrevue avec M. Arsène.

Pauvre Anatole !... Comme il aurait déchanté, s'il avait su la vérité, s'il avait pu savoir ce qui se passait à Etretat où cependant veillait Mlle Pauline... Mais Mlle Pauline, si habile qu'elle fût, ne pouvait pénétrer tous les secrets de celle qu'elle supposait n'être que sa patronne momentanée.

Et si elle-même avait pu lire ce que contenait la lettre qui était arrivée le matin même pour Mme Alfred, elle eût certainement été moins souriante en l'apportant, mêlée au courrier, à ses maîtres encore couchés ensemble « dans le lit où ils perpétraient chaque nuit cyniquement leur adultère. » Cette expression était de M. Anatole, qui l'avait notée pour l'insérer dans son rapport.

Alfred et Ernestine étaient pleins de quiétude.

Ils s'aimaient sans retenue et l'infortune conjugale d'Aglaé Radulin était chaque matin un peu plus grande que la veille. Son mari, en la quittant, lui avait déclaré qu'il allait faire une tournée chez les vignerons du Midi pour voir ce que serait la récolte prochaine... Elle ne le croyait pas en Normandie, bien qu'elle fût intimement convaincue qu'il n'était pas seul... Mais elle se reposait entièrement sur l'habileté des détectives de l'Agence « Amour and Co. » En quoi elle n'avait pas tort, ainsi que nous l'avons pu voir.

Cependant Ernestine, heureusement pour elle, avait pris toutes ses précautions. Nous savons, en effet, que l'agent attaché à sa personne, le fidèle Eusèbe avait passé complètement dans le camp ennemi, où il avait trouvé toutes sortes d'avantages. Aussi, afin que l'existence pleine de tranquillité qu'il s'était ainsi ménagée ne fût pas brusquement troublée, avait-il contracté — si l'on peut dire — une contre-assurance.

Pour cela, Eusèbe avait embauché un camarade à qui il avait confié la surveillance d'Aglaé, l'irascible moitié d'Alfred... Il va sans dire que c'était Mme Rouma et son ami qui indemnisaient — indirectement — cet agent, auquel Eusèbe s'était bien gardé de confier la raison de la filature qu'il lui demandait d'exercer très étroitement.

Cette nuit-là, Alfred et Ernestine s'étaient aimés plus

passionnément encore que de coutume. Et ils étaient à peine reposés de leurs exploits amoureux lorsque la nouvelle femme de chambre leur apporta, avec le petit déjeuner du matin, les journaux et les lettres arrivés par le premier courrier.

— Ah ! dit Ernestine... Voilà des nouvelles de l'oncle Eusèbe !...

— Comment, l'oncle Eusèbe ?... demanda Alfred.

— Dame... Tu sais bien qu'il nous a annoncé son prochain mariage avec ma tante Olive... Alors s'il épouse ma tante...

— Il devient ton oncle... cela va de soi !

— Il l'est même devenu en fait... de la main gauche !

— Et que dit-il ?... l'oncle Eusèbe ?... Il te parle de ses amours, sans doute ?...

Ernestine ne répondit pas. Un pli avait soudain barré son front...

Puis, tout d'un coup, elle sauta, en chemise sur le sol :

— Zut alors ! s'écria-t-elle... Il ne manquait plus que ça !...

— Qu'arrive-t-il ?... questionna Alfred, inquiet de l'attitude subite de sa maîtresse...

— C'est ta rosse de femme qui vient se mêler de nos affaires... Heureusement qu'Eusèbe veillait... tu peux lire, ça t'édifiera !...

Et Alfred lut.

Prévenu par son agent spécial, Eusèbe annonçait à sa patronne qu'Aglaé était venue plusieurs fois à l'agence « Amour and Co ». Il ne savait pas grand'chose de plus, mais supposait que l'épouse d'Alfred avait fait ouvrir une enquête sur les actes de son mari. Il conseillait donc à Ernestine de se méfier.

Le courtier en vins était perplexe.

— Qu'allons-nous faire ? dit-il.

Ernestine haussa les épaules.

— Tu me le demandes .. C'est pourtant bien facile à deviner... Je vais prendre le premier train pour Paris et me rendre, dès mon arrivée, à l'agence où je verrai Arsène, le sous-directeur... Je ferai le nécessaire pour qu'on ne nous inquiète pas... Arsène fera tout ce que je lui demanderai... il sera trop heureux de me rendre service...

— Comment ?... Tu vas le mettre au courant...

— Tu es bête !... Je n'ai pas besoin de lui dire qu'il s'agit de moi !...

Lorsqu'elle vit partir sa patronne, Mlle Pauline était bien embarrassée... Devait-elle rester... devait-elle la suivre ?... Problème difficile à résoudre... Finalement elle se décida pour rester en prévenant télégraphiquement M. Anatole de ce qui se passait à Etretat.

Et, après avoir accompagné Ernestine à la gare, elle se dirigea vers le bureau de poste où elle remit à l'adresse de son co-équipier une dépêche ainsi conçue :

« *Mme Alfred partie subitement Paris. Ignore motifs, mais doit revenir demain.* »

Cela fait, elle rentra au pavillon, décidée à ne pas perdre de vue une seule minute Alfred Radulin, afin de garder la piste.

Quelqu'un qui fut surpris — on s'en doute — ce fut M. Arsène lorsqu'il vit arriver le soir même Mme Rouma, qu'il croyait chez sa tante Olive, comme tout le monde...

Ernestine était venu directement à l'agence, et s'était fait annoncer, en arrivant, au sous-directeur, qui la reçut sur-le-champ, avec un empressement d'autant plus grand qu'il était précisément en train de rêver qu'il la pressait amoureusement dans ses bras.

Il se montra néanmoins d'une politesse très déférente vis-à-vis de la patronne de la maison :

— Chère madame, dit-il, quel événement heureux me vaut l'honneur de votre visite ?...

— Ce n'est pas un événement heureux monsieur Arsène... C'est un incident... regrettable... mais j'espère être arrivée encore à temps pour empêcher l'irréparable.

— Vous m'effrayez !... De quoi s'agit-il donc ?...

— Voici... N'avez-vous pas, parmi vos clientes, une dame Radulin ?

— Radulin !... Si... Précisément, l'agent chargé de cette affaire vient de me remettre son rapport...

— Donnez-le moi tout de suite...

— Mais je ne sais si je dois...

— Je vous l'ordonne ?... Dépêchez-vous !... Où est-il ?

M. Arsène prit tranquillement un dossier qui était sur son bureau.

— Le voici, dit-il...

Ernestine arracha le carton et ce qu'il contenait au sous-directeur interdit.

Fébrilement, elle déplia les papiers et les lut...

Elle poussa une exclamation indignée :

— Une cocotte !... Cet agent a écrit : Une cocotte, je ne me trompe pas !...

— Vous ne vous trompez pas chère madame... Il l'a écrit !..

— Eh ! bien, monsieur Arsène... vous allez le renvoyer votre agent... et tout de suite... Sans attendre... Qu'est-ce que c'est que cet individu que vous avez chargé de l'enquête ?...

— Ils sont deux... c'est l'équipe mixte 42... Ils me paraissaient avoir très bien réussi cependant... Si vous aviez lu jusqu'au bout, vous auriez vu que la femme était parvenue à se faire accepter comme femme de chambre...

— Comment, c'est cette fille qui a osé... Mais vous allez lui télégraphier immédiatement de revenir et vous la renverrez, elle aussi... vous la renverrez tout de suite...

M. Arsène ne comprenait pas l'indignation de Mme Rouma... Il se hasarda timidement à demander :

— Je le ferai... puisque vous me le demandez... Mais encore serais-je désireux de connaître la raison de votre colère... ces agents ne me semblent pas répréhensibles !

— Ce sont des imbéciles !... Vous entendez, des imbéciles !. S'ils avaient eu le moindre flair, ils n'auraient pas écrit un tel rapport... Et surtout, ils n'auraient pas confondu avec une « cocotte », une personne qui... une personne dont... une personne enfin qui ne doit pas être compromise...

— Mais encore, cette personne ?...

— C'est... c'est... c'est ma sœur, puisqu'il faut tout vous dire ! Et si ma sœur a un amant, cela ne regarde pas l'agence Amour...

— Sans doute, mais nos agents ne pouvaient pas supposer...

— Ils devaient le deviner. En tous cas, ils ne devaient pas confondre une personne distinguée avec une fille... C'est une insulte grave... Et insulter ma sœur, c'est comme s'ils m'insultaient moi-même !

Si M. Arsène avait été plus perspicace, rien qu'à la façon dont Ernestine prononçait ces derniers mots, il aurait

compris et deviné la vérité, mais M. Arsène croyait à l'honnêteté de sa patronne. La seule chose qui le surprenait, c'était d'apprendre l'existence de cette sœur dont il n'avait jamais entendu parler... Mais après tout, Mme Rouma pouvait bien avoir une sœur sans l'avoir jamais présentée au sous-directeur de l'agence de son mari...

Le dit sous-directeur pourtant n'était pas au bout de ses surprises :

Ernestine, qui s'était un peu calmée, reprit :

— Monsieur Arsène vous allez non seulement congédier les agents, mais vous déchirerez le rapport injurieux pour ma sœur, vous le déchirerez, vous entendez, en tous petits morceaux... comme ça !

Et elle commença elle-même à déchirer le document que M. Anatole avait élaboré et qu'il avait remis, rempli d'orgueil au sous-directeur...

Stupéfait de cette attitude, mais soucieux de ne pas déplaire à Mme Rouma, M. Arsène déclara :

— Madame votre sœur, puisque vous le désirez, peut compter sur ma discrétion.

— Je le pense bien.

A ce moment, on frappa à la porte.

— Entrez ! dit le sous-directeur.

Et M. Anatole entra. Le fiancé de Mlle Pauline pénétra dans le bureau de son supérieur avec une grande assurance comme un homme qui avait reçu le matin même, des félicitations accompagnées de promesses d'avancement et d'augmentation... M. Anatole entra donc, tout rempli de son importance. Il apportait la dépêche expédiée par Mlle Pauline ; il apportait cette dépêche tout naturellement, sans se douter qu'il allait se trouver en présence de la femme dont le télégramme lui annonçait le départ pour Paris...

Il ne prit d'abord pas garde à la visiteuse dont discrètement — c'était la règle de la maison — il détourna ses regards.

— Monsieur le sous-directeur, dit-il, ce télégramme était très important ; aussi me suis-je permis de vous l'apporter immédiatement.

M. Anatole s'arrêta... Le sous-directeur le regardait sans aménité aucune, et le malheureux détective vit bien qu'il

était encore arrivé quelque chose d'imprévu qui avait modifié les sentiments de bienveillance dont M. Arsène était animé à son égard.

Cette impression se précisa dès que le sous-directeur prit la parole pour répondre :



*Il l'avait prise dans ses bras...* (page 46).

— C'est bien, monsieur Anatole !...

L'alter ego du directeur de l'Agence « Amour and Co » laissa tomber ces mots d'un ton glacial, puis il ajouta :

— Décidément, monsieur Anatole, je ne sais pas à quoi vous pensez, Mlle Pauline et vous, mais chaque fois que l'on vous confie une enquête, vous commettez des erreurs regrettables... très regrettables... Dans cette affaire Radulin, vous vous êtes de nouveau trompés lourdement...

— Mais, monsieur le sous-directeur, ce matin, vous-même me félicitiez.

— Eh ! ce matin peut-être... parce que j'étais insuffisamment renseigné... Mais ce soir, je suis fixé !...

M. Arsène avait pris son ton le plus sévère pour parler à son subordonné afin que Mme Rouma fut satisfaite.

Il n'avait pas remarqué que sa visiteuse, dès qu'elle avait entendu qu'il était question de l'affaire Radulin, s'était tournée du côté opposé à M. Anatole.

Maintenant, elle se tenait la tête baissée occupée à se regarder avec une grande attention dans un petit miroir qu'elle avait tiré de son sac à main.

Ce geste avait deux buts : d'abord il permettait à Ernestine de cacher son visage à M. Anatole, le détective qui l'avait suivie à Etretat et ne pouvait ainsi la reconnaître ; en second lieu, de la façon dont la femme était placée, elle pouvait, examiner au contraire à loisir la physionomie de celui qui était chargé de la surveiller...

M. Arsène ne devina pas les motifs de cette attitude ; il n'allait pas chercher des raisons suspectes au geste si simple et si naturel d'une femme se regardant dans une glace de poche...

Néanmoins, il était assez curieux de savoir ce que contenait le télégramme apporté par M. Anatole.

— Donnez cette dépêche ! dit-il.

L'agent, qui était tout décontenancé et avait perdu sa belle assurance, tendit le papier bleu à son chef.

Mais, dès qu'il eût pris connaissance du message de Mlle Pauline, M. Arsène comprit... ce fut comme un trait de lumière !... Il n'y avait pas à en douter : La femme partie d'Etretat subitement le matin pour Paris, ce ne pouvait être que Mme Rouma elle-même...

Il fallit pousser une exclamation, mais il la réprima aussitôt.

Il donna, sous la table, un coup de pied à Anatole ; celui-ci comprit que quelque chose d'anormal se passait ; il écouta, et il regarda...

— Chère madame, fit M. Arsène en se tournant vers Ernestine, vous voudrez bien m'excuser...

— Faites, monsieur, faites ! répondit Mme Rouma sans lever la tête...

Mais l'interpellation de M. Arsène avait suffi pour qu'Anatole reconnût la visiteuse, et il ouvrait déjà la bouche pour dire il ne savait pas quoi lorsque son sous-directeur lui frappa sur le bras : En même temps, il disait :

— Monsieur Anatole, jusqu'à nouvel ordre, ne vous occupez plus de cette affaire... Et télégraphiez à Mlle Pauline de rentrer à Paris...

« Vous viendrez me voir tous les deux demain matin, et je vous ferai part de ma décision à votre égard ».

Vous pouvez vous retirer.

Le pauvre Anatole sortit, en proie à des sentiments divers.

A la fin de l'entretien, M. Arsène lui avait paru moins hostile qu'au début, il ne savait que penser. Il comprenait seulement vaguement que la complice d'Alfred Radulin devait être une amie du sous-directeur, et il se demandait avec inquiétude quelles seraient pour lui et pour sa coéquipière les conséquences de cette complication inattendue...

Quant à M. Arsène, resté seul avec Ernestine, il estima tout de suite le profit qu'il pouvait tirer de la situation.

Les soupçons qu'avaient fait naître en lui la dépêche de Mlle Pauline avaient été tout de suite confirmés par l'attitude de M. Anatole. Celui-ci avait certainement reconnu la femme qui se trouvait dans le bureau du sous-directeur. Les derniers doutes que pouvait conserver M. Arsène étaient dissipés : C'était bien Mme Rouma elle-même, et non sa sœur, qui était la maîtresse de ce Radulin !

Le sous-directeur de l'agence « Amour and Co » n'était pas flatté du tout de constater que sa patronne l'avait ainsi berné, lui refusant ce qu'elle accordait si facilement au mari de l'irascible Aglaé.

Néanmoins, il triomphait... Il se disait :

— Elle est à ma merci !... Je me tairai, mais à la condition qu'elle paye mon silence et qu'elle le paye de la façon qu'une femme doit payer un soupirant trop longtemps éconduit !

Il ne disait rien, mais il considérait Ernestine toujours assise devant lui, et il pensait

— Lorsqu'elle sortira d'ici, je serai son amant !

Il avait décidé cela tout d'un coup. Ce serait donnant donnant ; si Mme Rouma sortait de son bureau comme elle y était entrée, eh bien ! l'affaire Radulin suivrait son cours... Il s'en laverait les mains... Et ce serait sa vengeance !...

C'est pourquoi, il prit tout de suite la parole et déclara :

— Nous disions donc, chère madame, que vous désiriez le renvoi de cet agent.

— C'est chose convenue, n'est-ce pas ?

— Et l'annulation de son rapport...

Ernestine désigna du doigt la corbeille à papiers :

— Les morceaux en sont là ! dit-elle en riant...

— On peut en faire rédiger un autre !...

A ces mots, Mme Rouma se leva :

— Pourquoi me dites-vous cela ? Ne m'avez-vous pas promis ?...

— Je vous ai promis que je ferais mon possible pour donner satisfaction à Mme votre sœur...

Et M. Arsène ajouta hypocritement :

— Il serait même préférable qu'elle vint elle-même me trouver à ce sujet...

— Pourquoi donc ?

— Pour que je puisse mieux prendre sa défense... pour m'entendre avec elle au sujet de ce que je dirai à notre cliente... car il ne faut pas oublier que Mme Radulin est notre cliente, que nous lui devons compte...

Ernestine commençait à s'impatienter.

— Enfin, monsieur Arsène, je ne vous comprends pas !... Je croyais compter sur votre obligeance...

— Vous pouvez y compter aussi...

— Vous faites maintenant des objections, cela me déplaît... N'en parlons plus,... Je demanderai à mon mari d'intervenir... je ne croyais pas avoir besoin de le faire... il me déplaisait de lui avouer que ma sœur avait un amant...

Mais M. Arsène ne fut pas du tout effrayé de l'éventualité d'une démarche auprès de son patron...

Et comme Ernestine ajoutait :

— Par exemple, si mon mari intervient, ce sera tant pis pour vous !...

Il répondit cyniquement :

— Vraiment ?... Ce sera tant pis pour moi !... Et que dirait-il, M. Edgard Rouma, si je lui disais que l'amie de M. Alfred Radulin, ce n'est pas votre sœur, mais vous-même ?...

— Monsieur, vous êtes un insolent !... Devant une accusation aussi monstrueuse, je n'ai plus qu'à me retirer !...

— Dans ce cas, l'affaire Radulin suivra son cours... Et nous aurons un beau coup double, qui réjouira certainement à la fois Mme Radulin et M. Rouma...

— Et moi qui vous croyais un ami !... Je me suis bien trompée !

— Non... Vous ne vous êtes pas trompée... J'étais un ami... Je rêvais même d'être davantage pour vous... Cependant mettez-vous à ma place... Tant que je vous ai crue fidèle à votre mari, je m'inclinais... mais aujourd'hui, n'est-il pas naturel que je me révolte en apprenant que ce Radulin a été plus heureux que moi !... Croyez-vous qu'il ne me sera pas doux de me venger !...

— Voyons, M. Arsène. Si vous êtes galant homme... vous ne ferez pas cela...

Le moment critique était arrivé.

Arsène se rapprocha d'Ernestine. Il se pencha vers elle, et lui dit :

— Je ne le ferai pas... si vous êtes gentille !...

L'amie d'Alfred Radulin s'écarta :

— Oh ! Vous osez me proposer un pareil marché !...

— C'est un marché, en effet... Je ne vois pas pourquoi je favoriserais vos amours avec ce courtier en vins, pendant que, moi, je me morfondrais sans espoir, trahissant à la fois mon patron et mon devoir professionnel... Avouez que j'ai bien droit à une compensation...

Ernestine le regarda, réfléchit un moment, puis dit :

— Vous l'aurez... Si vous me débarrassez de cette Aglaé...

— Je vous en débarrasserai... mais comment ?..

— Mon Dieu !... C'est bien simple... A l'agence « Amour and Co », on sait fort bien, lorsqu'il le faut, simuler des flagrants délits même à l'insu de l'un des principaux personnages. Arrangez-vous pour que ce soit Mme Radulin qui trompe ou soit censée tromper son mari...

— C'est une idée en effet... Et cela simplifiera les choses..

— Alors, reprit Ernestine en souriant, lorsque Aglaé sera convaincue d'adultère, je vous promets...

— Non, pas après... avant...

— Comment, avant ?...

— Oui, tout de suite...

— Vous voudriez !...

Mais Arsène se précipitait vers elle, lui prenait les mains, l'attirait à lui.

— Tout de suite ! disait-il. Tout de suite !... Tu ne sortiras pas de ce bureau sans m'avoir appartenu, sans être à moi... ou sinon... ton mari saura tout !...

Elle fit une moue de dégoût.

— Vous savez, quand ça n'est pas de bon cœur...

— Tant pis ! Moi, c'est de bon cœur... Et il y a trop longtemps que j'attends !... Je serais fou de laisser échapper l'occasion !...

Il l'avait prise dans ses bras et portée sur le canapé de cuir... il la couvrait de baisers...

Elle avait fermé les yeux, se laissait faire passivement, en pensant à ce pauvre Alfred qui l'attendait sur la côte normande et qui ignorerait toujours son grand sacrifice...

Arsène, lui, se préoccupait peu du sacrifice d'Ernestine ! Le lâche !...

Il prenait sa revanche d'une longue attente... et il la prenait copieusement, répétant à la femme qui subissait son étreinte :

— Je t'aime ! Tu es ma maîtresse !...

Ernestine n'entendait pas... Sa pensée était à Etretat !...

## VIII

### L'indignation de M. Anatole et de Mademoiselle Pauline

Il va de soi qu'Edgard avait ignoré la présence de son épouse à Paris.

Ernestine avait pu venir, dans l'agence même, rendre visite au sous-directeur sans que son mari s'en aperçut. Il y avait à cela une bonne raison ; Edgard et Adolphine étaient eux-mêmes loin de Paris ; ils avaient eu heureuse-

ment la bonne inspiration de ne pas choisir Etretat pour y villégiaturer, sans quoi il se serait produit entre les deux couples adultériens une collision dont nul n'eût pu dire les conséquences. Mais il était écrit que les époux Rouma se tromperaient mutuellement toujours sans le savoir.

Tandis qu'Ernestine se livrait « de mauvais cœur » au sous-directeur de l'agence « Amour and Co, » Edgard et Louise-Adolphine trompaient, de bon cœur eux, croyez-le — le pauvre M. Auguste Front, qui ne croyait pas si bien dire lorsqu'il déclarait que sa femme était « en bonnes mains ».

Les deux amants s'en donnaient tant qu'ils pouvaient ; ils étaient descendus dans un des premiers hôtels de Vichy, où Edgard s'était rendu soi-disant pour une enquête importante qu'il dirigeait personnellement. Cette enquête on s'en doute, ne portait pas sur autre chose que les différentes façons de célébrer le culte de l'amour, qu'il étudiait avec Adolphine pour collaboratrice.

Cependant, le directeur-fondateur de l'agence « Amour and Co, » avait fait suivre son courrier et naturellement il était quoiqu'éloigné tenu au courant des faits et gestes de M. Front, qui s'impatientait de plus en plus de n'avoir pas encore obtenu de résultat.

Ce jour-là, comme il venait une fois de plus de goûter avec son amie les charmes de l'adultère, il dit à Adolphine :

— Ma chérie, il faut que je parte aujourd'hui même pour Paris.

— Qu'y a-t-il de si urgent ?...

— Je dois assurer définitivement notre sécurité... qui est menacée !...

— Par qui ?... Par ta femme ?

— Ma femme ! Je suis bien tranquille de ce côté... Elle est sagement chez sa tante Olive et ne pense pas à mal !...

On sait comme Ernestine ne pensait pas à mal, mais sur ce point, le premier détective du monde était moins bien renseigné que le dernier venu de ses clients.

— S'agirait-il de mon mari alors, demanda Louise-Adolphine !...

— Tu l'as deviné. C'est lui qui me préoccupe. Il s'impatiente vraiment trop... Je veux en finir avec lui...

— Que feras-tu ?

— Eh bien !... J'emploierai le moyen classique... Il te trompera... et c'est lui qui sera confondu, lui qui sera convaincu d'infidélité, après quoi il n'aura plus qu'à se montrer repentant pour solliciter ton indulgence !...

— Front me tromper !... Non ! Ça serait trop drôle !... Je voudrais voir cela !

— Tu le verras ! Crois-tu donc que ce soit chose impossible pour l'agence Amour and Co... Peuh !... Nous avons fait mieux que cela...

» Je vais prendre le train pour Paris où j'arriverai demain matin, et je préparerai l'événement...

Le soir même, Edgard Rouma s'embarquait, à peu près à la même heure où Ernestine, après avoir accompli le grand sacrifice que lui avait imposé l'indigne Arsène, prenait à la gare Saint-Lazare le train pour Etretat.

***

Lorsque Mlle Pauline reçut de son fiancé la dépêche lui enjoignant de regagner Paris immédiatement, elle éprouva une grande appréhension...

Le télégramme de M. Anatole ne lui donnait pas d'explications et la pauvre fille se demandait comment elle allait prendre congé de ses maîtres provisoires...

Néanmoins, comme il s'agissait d'un ordre impératif... (le télégramme disait : « Par ordre supérieur ») elle se décida à déclarer à M. Alfred « qu'une dépêche l'appelait d'urgence à Paris pour une affaire de famille ». M. Alfred, qui avait d'autres préoccupations, laissa partir la femme de chambre.

Celle-ci débarquait dans la nuit à Paris. M. Anatole l'attendait à l'arrivée du train.

— Ah ! lui dit-il... Ah ! mademoiselle Pauline... qu'est-ce qui nous arrive ?...

Et il raconta à sa fiancée ce qui s'était passé la veille dans le cabinet du sous-directeur...

Il ajouta :

— J'étais tout bouleversé... en sortant du bureau de M. Arsène... Vous pensez, tomber ainsi sur une femme qu'il connaissait... Quelle déveine... Je ne me doutais pas encore de la vérité, qui est bien autrement grave...

« Je voulais en avoir le cœur net... Aussi j'attendis pour voir sortir cette femme. Précisément comme elle passait

devant moi, je me trouvais à côté du père Joseph, vous savez le plus ancien des garçons de bureau de l'agence...

« Et je le vis s'incliner très bas devant cette personne... si bien que je ne pus m'empêcher de lui demander :

— Quel est donc cette dame ?...



*En retrouvant son co-équipier...* (page 55).

« Et vous ne savez pas, mademoiselle Pauline, vous ne savez pas ce qu'il m'a répondu ?

— Non...

— Ah ! J'en suis encore tout étourdi, renversé, anéanti... Cette femme, la maîtresse de M. Alfred Radulin, c'est...

— Qui est-ce donc, monsieur Anatole ?...

— Ah ! mademoiselle Pauline... Nous sommes fichus tous les deux... C'est la patronne !...

— Mme Rouma ?...

— Oui... Mme Rouma !...

Mlle Pauline était aussi stupéfaite, aussi renversée, aussi anéantie que son fiancé.

— Et vous qui avez écrit, dans un de vos rapports, qu'à n'en pas douter, c'était une femme de mauvaise vie !...

— C'est vrai !... C'est vrai !... Même dans mon dernier rapport, j'ai dit que c'était une cocotte !...

— Ah ! mon Dieu !... Mon chéri !... Qu'est-ce que nous allons devenir ?...

— Hélas ! Je crois bien qu'il va falloir nous faire embaucher par une agence concurrente...

— Qui demandera des renseignements à l'agence Amour... Non, ce ne sera pas possible !... Attendons toujours à demain. Nous verrons ce que nous dira le sous-directeur...

Le lendemain matin, ils se présentaient tous deux aux bureaux de l'agence, mais M. Arsène recevait d'abord M. Anatole seul.

M. Arsène ne paraissait pas trop fâché ; il avait même l'air assez guilleret d'un homme à qui il est arrivé quelque chose d'heureux et il ne reçut pas M. Anatole aussi rudement que celui-ci le craignait.

Il lui déclara seulement :

— Je vous ai dit hier que vous aviez commis dans l'affaire Radulin une erreur grave, très grave... une erreur qui a failli vous coûter votre place ici. Ma première intention, en effet, était de vous remercier... Car vous avez confondu une personne très distinguée — qui est au mieux avec le patron — vous avez confondu, dis-je cette personne, avec une fille quelconque, vous avez même écrit sur elle des choses que, par pudeur, je ne répéterai pas... Bref, vous devez oublier complètement ce que vous avez vu à Etretat... et votre co-équipière doit l'oublier également ?...

« Cependant comme vous étiez chargé de cette affaire, c'est encore à vous que je vais faire appel pour lui donner la seule solution qu'elle comporte à présent... Si vous réussissez, vous aurez racheté votre erreur et regagné tout ce que vous avez perdu...

M. Anatole avait écouté sans l'interrompre M. Arsène. Il s'était demandé s'il devait lui faire savoir qu'il n'ignorait pas que la personne dont il s'agissait était Mme Rouma, mais

il avait finalement jugé que mieux valait garder le silence. Aussi répondit-il simplement :

— J'oublierai tout ; je sais ce qu'est le secret professionnel... Pour le reste, je suis aux ordres de monsieur le sous-directeur.

— Parfait !... Vous connaissez Mme Radulin ?

— Oui... Nous l'avons vue une fois...

— Elle est un peu mûre... mais en somme encore assez désirable...

— Vous savez... entre nous... moi, elle ne me dirait rien...

— C'est regrettable !... Parce qu'il faut, au contraire, qu'elle vous dise quelque chose...

Décidément, il était écrit que M. Anatole irait de surprise en surprise.

Il ne s'attendait pas du tout à ce qu'allait lui demander son chef... il s'y attendait si peu qu'il ne comprenait pas encore et qu'il quémanda une nouvelle explication :

— Je ne vois pas pourquoi, dit-il... il faut que...

— Vous n'êtes pourtant pas bête... Voyons, nous n'avons qu'une façon de sauver l'honneur de la dame qui... que...

— Celle qui était ici hier soir ?...

— Oui, c'est cela même. Nous n'avons qu'une façon, dis-je, de sauver son honneur : constater l'infidélité conjugale de sa rivale, Mme Radulin... Pour cela, il faut que nous trouvions à celle-ci un amant, que nous puissions mettre dans notre secret... Cet amant, ne peut donc être qu'un de nos agents... et il est naturel que ce soit celui qui s'est déjà occupé de l'affaire...

— Monsieur le sous-directeur... vraiment, vous voulez que...

— Je vous ordonne, M. Anatole, de devenir l'amant d'Aglaé Radulin...

— Mais monsieur le sous-directeur... je suis fiancé... Et si ma fiancée savait.

— Cela ne nous regarde pas. Vous serez l'amant de Mme Radulin ou vous quitterez l'agence « Amour and Co... » Je vous donne jusqu'à midi pour réfléchir... Allez... je n'ai pas de temps à perdre...

M. Anatole, en sortant, rejoignit Mlle Pauline, et il la mit tout de suite au courant.

— Vous comprenez, lui dit-il, je ne peux pas accepter une chose pareille...

— Je l'espère bien, répondit Mlle Pauline... Je l'espère bien...

« D'abord j'irais lui arracher les yeux, moi à cette Aglaé, si elle voulait m'enlever mon fiancé !... Ah ! non... non, je ne veux pas... Et je vais aller tout de suite trouver M. Arsène pour lui dire ma façon de penser...

« Laissez-moi faire... Vous savez bien que je réussis toujours mieux que vous... Après tout, ne possédons-nous pas un secret qui vaut qu'on nous traite avec quelques égards ?...

« Ayez confiance, mon chéri... Ayez confiance. »

Et Mlle Pauline embrassa M. Anatole pour lui donner du courage, et s'en donner à elle-même...

Puis, elle se dirigea vers le cabinet du sous-directeur.

Mais un garçon de bureau l'arrêta à la porte :

— N'entrez pas, dit-il, M. Arsène est en conférence... une conférence très importante...

Force fut à Mlle Pauline d'attendre dans l'antichambre.

Elle attendit donc, très patiemment... et, au bout d'un quart d'heure, elle vit la porte s'ouvrir, en même temps qu'apparaissait un visiteur devant lequel, en le reconduisant, M. Arsène s'inclinait très profondément.

Mlle Pauline regarda ce personnage et elle le reconnut. Elle le reconnut comme étant l'amant de Mme Front, celui dont M. Anatole et elle, avaient perdu la piste au sortir du restaurant du boulevard Haussmann...

— Entrez, mademoiselle, lui dit d'un ton bref le sous-directeur.

Et, sitôt que la porte fût fermée avant même que Mlle Pauline, eût dit un mot, M. Arsène lui déclara :

— Précisément, j'allais vous faire demander. J'ai une mission très importante à vous confier. Elle vous revient de droit, puisque vous vous êtes occupée de l'affaire Front...

« Cette affaire, que vous aviez reçu l'ordre d'abandonner, nous revient d'une autre façon. Mme Front, qui se trouve être, elle aussi, notre cliente, Mme Front, dis-je, a besoin que son mari la trompe... Il nous faut un bon petit flagrant délit, mais pour cela nous avons besoin que l'amie de M. Front soit de connivence avec nous... J'ai donc pensé à vous !...

Si vous vous acquittez bien de cette mission, je consentirai à oublier vos erreurs dans l'affaire Radulin et dans l'affaire Front elle-même...

Mlle Pauline était scandalisée... Voilà qu'on lui proposait, à elle aussi, la même chose qu'à son fiancé. Non, décidément, c'était inacceptable...

Elle s'écria :

— Comment, vous me demandez...

— Je ne vous demande pas, dit M. Arsène, je vous ordonne de devenir la maîtresse de M. Front...

— Comme vous avez déjà ordonné tout à l'heure à mon fiancé, M. Anatole, de devenir l'amant de Mme Radulin !...

— M. Anatole est votre fiancé ?

— Oui, monsieur... Aussi ne pouvons-nous, ni lui ni moi, accepter les ordres que vous nous donnez...

— Si vous ne les acceptez pas, je le regretterai infiniment, mais il vous faudra l'un et l'autre quitter l'agence « Amour and Co... »

Mlle Pauline cependant, ne fut pas terrifiée. Elle regarda M. Arsène et lui dit :

— Peut-être, monsieur le sous-directeur... Mais auparavant, nous ferons parvenir notre rapport sur l'affaire Radulin à M. Rouma lui-même... Soyez tranquille, nous en trouverons bien le moyen... et nous le compléterons ce rapport, en ajoutant le nom de la complice de M. Alfred Radulin... cette dame si distinguée qui était hier dans votre bureau, et que son mari croit bien sagement chez sa tante, à la campagne... Mme Rouma elle-même enfin, puisqu'il faut dire son nom...

C'était le tour de M. Arsène d'être surpris.

Mlle Pauline défendant son honneur en danger et celui de M. Anatole, se découvrait une hardiesse insoupçonnée.

Elle remarqua l'effet produit sur son interlocuteur et elle ajouta :

— Dame ! C'est notre métier, n'est-ce pas de savoir tout et de connaître le nom des gens que nous sommes chargés de surveiller... Je pourrais également dire à M. Rouma que l'affaire Front vous intéresse personnellement pour des raisons spéciales. Ce ne doit pas être pour rien, en effet, que

vous étiez en conférence tout à l'heure avec l'amant de Mme Front...

— L'amant de Mme Front... dites-vous... Vous en êtes certaine !...

— Parbleu... J'ai même chez moi le cliché de la photographie d'eux que nous avons prise, M. Anatole et moi...

— Ce n'est pas possible... voyons... Ce monsieur que vous avez vu avec moi, tout à l'heure, c'est le grand patron... M. Rouma !...

Mlle Pauline, encore une fois, était abasourdie...

Elle essayait de mettre un peu d'ordre dans ses idées : ainsi dans l'affaire Front, son fiancé et elle étaient tombés sur la maîtresse du patron, et dans l'affaire Radulin sur l'amant de la patronne...

Et elle se souvint aussi que, de même qu'ils avaient déclaré qu'Ernestine ne pouvait être qu'une cocotte, dans le rapport sur l'affaire Front, M. Anatole et elle n'avaient pas hésité à écrire qu'Edgard Rouma avait les allures « d'un métèque et d'un rastaquouère ».

— Je comprends, dit-elle, pourquoi il faut à présent que M. Front ait une maîtresse... c'est la même raison pour laquelle Mme Radulin doit avoir un amant...

— Alors, si vous comprenez, j'espère que M. Anatole et vous, ne me refuserez plus votre collaboration...

Mlle Pauline regarda M. Arsène en riant :

— Peut-être, mais pas comme vous le croyez...

— Comment cela, alors ?...

— Comment... C'est pourtant bien simple... Puisqu'il faut trouver un amant à l'une et une maîtresse à l'autre... Il n'y a qu'à les faire pincer ensemble...

— Je n'y avais pas pensé... Mais, le voudront-ils ?...

— Oh !... Dans une maison, comme celle-ci... on doit pouvoir, les trouver en posture coupable... même s'ils ne veulent pas...

Mlle Pauline décidément, devenait géniale pour sauver à la fois sa situation et sa vertu...

Elle expliqua au sous-directeur son projet, et celui-ci l'approuva pleinement...

Cependant, il lui dit :

— Mademoiselle Pauline, vous me donnerez cette photographie...

— Peut-être ! répondit la fiancée de M. Anatole... Peut-être !...

En retrouvant son co-équipier, la détective lui sauta au cou :

— Ah ! mon aimé, lui dit-elle... Je vous l'avais bien dit que je réussirais. Si nous savons nous y prendre, toute l'agence « Amour and Co » sera à notre merci !...

Et, déjà, Mlle Pauline voyait son futur mari trôner dans le fauteuil de M. Arsène... pour le moins.

## IX

### Le péril conjuré, chacun retrouve sa chacune

La joie de M. Arsène était très grande. Il tenait déjà sa patronne à sa merci grâce au secret de l'affaire Radulin ; il allait tenir bientôt son patron de la même façon, lorsque Mlle Pauline, ainsi qu'elle le lui avait promis, lui remettrait le fameux cliché...

Dans cet espoir, M. Arsène avait donné à « l'équipe mixte 42 » toute latitude et tout pouvoir pour organiser le flagrant délit qui devait se terminer par la double confusion de M. Auguste Front et de Mme Aglaé Radulin...

Pour ce faire, M. Anatole et Mlle Pauline s'était fait initier à tous les secrets de l'aménagement intérieur de l'immeuble et ils n'ignoraient plus rien du mécanisme des ascenseurs parallèles et des cloisons amovibles, se plaçant et se déplaçant à volonté...

Comme un général à la veille d'une grande bataille, Mlle Pauline avait pris toutes ses mesures ; seul, M. Anatole était au courant de tous les détails... Les autres agents ne connaissaient que ce qu'il était indispensable pour qu'ils accomplissent exactement la besogne qui leur était dévolue.

Et la jeune détective répétait à son fiancé :

— Il faut que vous m'ayez ensorcellée pour que je fasse des choses pareilles... par amour pour vous !...

M. Anatole était aux anges... Il découvrait à sa future

épouse des qualités inconnues et dont il ne se serait jamais douté... et il formait de vastes projets pour l'avenir...

Lorsque tout fut prêt, M. Front et Mme Radulin reçurent le même jour, une lettre conçue en des termes à peu près identiques, les invitant à passer le même soir à l'agence « Amour and Co. »

M. Front fut reçu par M. Anatole, Mme Radulin par Mlle Pauline, qui firent à chacun à peu près le même discours, dans lequel on leur annonçait que s'ils voulaient passer la soirée à l'agence même, ils seraient édifiés sur l'inconduite de leur conjoint...

— L'infâme ! s'écrie M. Front... Oser déshonorer un nom comme le mien... Le rouge de la honte me monte...

— Au front, cher monsieur .. répondit M. Anatole... mais vous pourrez bientôt chasser cette épouse indigne...

— Je n'aurai aucune pitié, quand même elle se traînerait sur le sol et m'embrasserait les genoux !...

— Vous avez raison... Il ne faut avoir aucune pitié pour les époux coupables... Mais, pour que nous réussissions, vous me promettez de faire tout ce que nous vous demanderons. C'est absolument nécessaire...

— Tout ce que vous voudrez... J'ai une confiance absolue dans l'agence « Amour and Co »...

Le pauvre Front, il ne se doutait pas combien sa confiance était mal placée.

De son côté, Mme Radulin accueillait par la manifestation d'une colère indignée l'annonce de son infortune conjugale que lui confirmait Mlle Pauline.

— Je les tuerai tous les deux ! s'écriait-elle... J'en ferai de la chair à pâté... Tout mon sang crie vengeance ... vengeance !...

Mlle Pauline laissa Aglaé écouler le torrent de son âme vengeresse, puis elle recommanda à la femme d'Alfred, comme l'avait fait M. Anatole à l'époux de Louise-Adolphine, de bien vouloir se prêter à tout ce qu'on exigerait d'elle...

— Tout ! dit Aglaé... Tout !... Je suis prête à tout pour surprendre ces misérables !...

C'était là où la réalisation du plan de Mlle Pauline devenait difficile... Ce plan était d'une hardiesse de conception

unique et sans précédent. Certainement, si M. Front et Mme Radulin avaient été de sang-froid, ils ne s'y fussent pas prêtés, mais la fureur jalouse qui les dominait leur fit paraître naturelles les plus grandes invraisemblances.

M. Front fut conduit, par un dédale de couloirs et au moyen d'un ascenseur qui monta et redescendit plusieurs



*Ils ne pouvaient, hélas ! nier leur culpabilité...* (page 61).

fois à une chambre, où M. Anatole, en entrant, lui dit :

— Voilà. Je n'ai pas besoin de vous apprendre que cette partie de la maison est admirablement truquée.

— Admirablement, c'est le mot ! Je m'en suis aperçu le premier jour où j'ai eu l'honneur d'être reçu par M. Rouma en personne...

— Donc ne vous étonnez de rien... Vous voyez ce lit... Déshabillez-vous et couchez-vous dedans... comme si vous vouliez dormir...

« Lorsque le moment sera venu... une sonnerie électrique retentira... Vous verrez alors la cloison opposée s'enfoncer dans le plancher... et, dans la pièce qui apparaîtra soudain éclairée à vos yeux, vous pourrez distinguer les coupables couchés ensemble...

— Peut-être n'ai-je pas besoin de me coucher pour cela...

— C'est absolument nécessaire, au contraire... S'il n'y avait personne dans ce lit, le mécanisme ne jouerait pas... Et vous comprenez qu'il ne peut y avoir que vous... afin que vous vous retrouviez seul avec les coupables.

M. Front admira l'ingéniosité de ce système. Et il se coucha docilement ; il remarqua à peine la façon dont était fait le lit dans lequel il s'introduisait. Cela n'est-ce pas, n'avait qu'une importance secondaire, puisqu'il se couchait pour la forme !...

Mlle Pauline eut plus de peine à convaincre Aglaé de la nécessité de se dévêtir et de s'introduire dans un lit... Elle y parvint cependant, après bien des paroles échangées avec Mme Radulin, qui se jeta rageusement sur cette couche, et ramena les draps sur elle, ce que lui avait recommandé Mlle Pauline pour mieux se dissimuler...

L'obscurité se fit. M. Front, comme Mme Radulin attendaient haletants, ce qui allait se passer...

L'un comme l'autre s'étaient tournés du côté opposé au lit, pour voir la cloison disparaître.

Or, tout d'un coup, ils entendirent un bruit qui les surprit... un bruit qui était bien celui d'une cloison s'abaissant...

Chacun dans leur lit, ils retinrent leur respiration,

Puis n'entendant plus rien, M. Front voulut se lever... Mais, à sa grande surprise, il se heurta à la cloison :

— Je me serai retourné, dit-il, sans faire attention.

Et il se mit sur l'autre côté...

Par une étrange coïncidence, Aglaé éprouva la même impression. Elle aussi se retourna...

L'électricité éclaira soudain le lit.

Un double cri de surprise et d'effroi fut poussé...

M. Front et Mme Radulin venaient de se trouver nez à nez dans le même lit...

— Monsieur... Qui êtes-vous ? demanda Aglaé.

— Et vous-même, madame ?

— Qui vous a permis ?...

Leur conversation n'avait rien d'amoureux.

Le comble c'est qu'ils étaient absolument prisonniers dans ce lit...

En même temps que s'élevait la cloison qui les séparait tout à l'heure et faisait deux couches différentes d'un même lit, en même temps, trois autres cloisons s'abaissaient, si bien que les pauvres gens étaient dans l'impossibilité de sortir de ce lit où ils étaient, malgré eux, couchés côte à côte !...

— C'est un guet-apens ! s'écria Aglaé.... Monsieur... ne me touchez pas !... ne me touchez pas surtout !...

Et elle tournait le dos à M. Front...

Celui-ci pourtant se confondait en excuses :

— Madame, disait-il, croyez que je suis entièrement innocent... J'étais venu pour surprendre ma femme en flagrant délit...

— Et moi, mon mari !...

— Il doit y avoir eu une méprise dans la manœuvre de ces agencements.

— Ah ! oui... ce doit être cela !

Devenue moins farouche, Aglaé s'était assise :

— Voyons, dit-elle, expliquez-moi comment vous êtes là, dans ce lit !

M. Front expliqua... mais tout en expliquant, il considérait sa compagne. Il la considérait comme un homme dont l'épouse est en voyage depuis pas mal de temps et qui, d'autre part, a une vengeance à exercer.

Quand il eut terminé, il dit :

— Je ne peux comprendre qu'un homme trompe une femme comme vous !

Aglaé, depuis un instant, regardait complaisamment M. Front :

— Il y a bien une femme qui trompe un homme aussi distingué que vous l'êtes.

A ces mots, Auguste Front sentit monter en lui des ardeurs disparues.

Il devint audacieux, et entourant de son bras la taille d'Aglaé, lui dit :

— Vengeons-nous, puisque le hasard nous a réunis ; ô divine Aglaé...

La chair est faible, surtout lorsqu'on est couché à deux dans le même lit, et la divine Aglaé consentit, sans prononcer une parole, à se venger en compagnie d'Auguste Front...

C'était le moment attendu par Anatole et Pauline, qui guettaient, on s'en doute, derrière les cloisons, lesquelles s'enfoncèrent dans le sol toutes à la fois, laissant apparaître dans une position coupable M. Front et Mme Radulin aux yeux des personnes présentes.

Et les personnes présentes, c'étaient... outre Anatole et sa fiancée, triomphants cette fois, Mme Front et M. Alfred Radulin !...

Ah !... on peut croire qu'ils se montrèrent indignés l'un et l'autre... Ils furent superbes d'indignation et de colère...

— Comment, monsieur, s'écria Louis-Adolphine, comment... vous qui délaissez votre malheureuse épouse et la privez des joies de l'amour, vous allez ainsi porter ailleurs vos ardeurs...

« Ah ! je ne sais ce qui me retient de vous tuer tous les deux... Mais vous n'en valez pas la peine... J'aime mieux demander le divorce !...

Le pauvre Auguste Front protestait mollement.

Quant à Aglaé, un courroux bouillonnait en elle ; elle avait, après la confusion du premier moment, repris ses esprits, et, sautant sur le plancher, elle rugissait.

— C'est un odieux guet-apens ! une trahison infâme !...

Et se tournant vers M. Front :

— Ne comprenez-vous donc pas qu'on nous a bernés et, que voilà l'amant de votre femme... C'est mon mari !...

« Quant à vous, ma petite !... criait-elle en s'avançant vers Louise Adolphine... ça vous va mal de venir ici faire la comédie après m'avoir enlevé mon époux !

Heureusement, Anatole retint Aglaé... disant à Adolphine :

— Ne craignez rien, madame, nous ne serons pas dupes de cette dernière manœuvre... Le crime est patent... Les coupables ne peuvent démentir ce que nos yeux ont vu !...

— Ni ce que mon appareil instantané a photographié ? ajouta Mlle Pauline...

M. Front et Mme Radulin se souvinrent alors qu'en même temps que les cloisons disparaissaient une lueur leur était apparue, c'était la lueur du magnésium à l'aide duquel la détective fixait sur une plaque leur inconduite.. car, ils ne pouvaient hélas ! nier leur culpabilité du moment...

A l'attitude de son complice, Aglaé jugea tout de suite que c'était un homme sans caractère..,

Et lorsque « les témoins » se furent retirés, pour leur permettre de se vêtir plus convenablement, elle lui dit :

— Ce sont des traîtres, des misérables... Ils étaient indignes, de notre amour !... Laissons-les divorcer... et marions-nous ensemble...

« Auguste ! Je serai la femme qu'il te faut ! »

Auguste ne dit pas non, Auguste était complètement anéanti... Il se disait qu'il était obligé d'accorder cette réparation à la pauvre Mme Radulin, surprise dans son lit... et il se préparait avec résignation à un avenir de soumission et de docilité...

Pendant ce temps, l'équipe mixte 42 recevait les félicitations du sous-directeur. M. Arsène rappelait à ce propos à Mlle Pauline qu'elle lui avait promis de lui remettre le cliché photographique prouvant l'inconduite d'Edgard Rouma.

— N'ayez crainte, dit la fiancée de M. Anatole... Je vous l'apporterai.

Mais, en sortant du bureau du sous-directeur, Mlle Pauline s'approcha de Mme Front, à qui elle avait demandé de l'attendre « ayant une importante communication à lui faire ».

— Madame, lui dit-elle, vous avez vu que mon fiancé et moi sommes gens de ressources, et je ne crois pas que l'agence « Amour and Co » possède une équipe meilleure que la nôtre...

— Je le reconnais... et si je pouvais vous prouver ma gratitude...

— C'est chose facile !... Demandez seulement à M. Rouma de nous recevoir ; il verra à qui il a affaire.

Louise-Adolphine ne pouvait pas refuser cette faveur à la femme qui l'avait délivrée de son mari... et elle consentit à conduire sur le champ Anatole et sa fiancée auprès du grand patron.

Edgard, prévenu du résultat heureux obtenu par ses agents, était dans d'excellentes dispositions à leur égard... Il oubliait complètement qu'ils l'avaient jadis traité un peu cavalièrement...

Aussi, écouta-t-il avec bienveillance son amie, qui très cérémonieusement, lui dit :

— Monsieur le Directeur, j'ai tenu à accompagner moi-même vos détectives si intelligents, et qui ont su si brillamment confondre mon indigne époux...

Edgard prit un ton supérieur pour féliciter M. Anatole et Mlle Pauline...

Mais celle-ci lui dit :

— Monsieur, voici un cliché photographique que nous avons tenu à vous remettre à vous-même, bien que M. le sous-directeur insistât beaucoup pour le recevoir avant de vous le transmettre...

« Mais nous avons estimé que le secret professionnel nous liait, même vis-à-vis de M. le sous-directeur...

Edgard prit le cliché et jeta les yeux sur l'épreuve qui y était jointe.

M. Anatole, avant qu'il eût parlé, déclara à son tour :

— M. le Directeur et Madame peuvent être assurés que ce cliché une fois détruit, il ne restera aucune trace de notre première enquête... dont nous oublierons complètement les résultats.

Edgard regarda son employé :

— Savez-vous pourquoi M. Arsène voulait ce cliché photographique ?...

— Il y tenait beaucoup... en tout cas, dit Mlle Pauline.

Le « premier détective du monde » répondit :

— C'est bien, je crois que vous êtes fiancés ?...

— Oui, monsieur le Directeur, dit encore Mlle Pauline.

— Eh bien !... Je veux vous faire un beau cadeau de mariage... M. Anatole, je vous nomme sous-directeur à la place de M. Arsène qui est vraiment trop amateur de photographies...

« Et je vous donne le conseil dans les circonstances graves de toujours prendre l'avis de votre femme.. Vous vous en trouverez très bien...

« Elle a une façon de se servir des cages d'ascenseur pour

surprendre les maris ou les épouses en flagrant délit, qui est merveilleuse ».

M. Arsène fut, on le pense, très marri de ce qui lui arrivait, il n'avait pas prévu cette conséquence, mais il eut beau protester, Edgard fut intraitable...

— Je pourrais prévenir Mme Rouma de ce qui se passe, dit-il...

Mais Edgard se mit à rire :

— Elle ne vous croirait pas... Quelle preuve lui donneriez-vous ?...

Le sous-directeur dégommé dut s'incliner... Il ne lui restait plus qu'un espoir, Mme Rouma...

Il partit donc pour Etretat, afin de demander à Ernestine d'intercéder en sa faveur, la menaçant, si elle ne le faisait pas, de tout révéler à Edgard.

La pauvre femme, après avoir hésité, se décida tout de même à venir à Paris...

Le malheur — pour M. Arsène — voulut qu'en arrivant à l'agence, elle se trouvât nez à nez avec M. Anatole. Or, M. Arsène avait omis intentionnellement de lui dire quel était son successeur...

Ce fut M. Anatole qui le lui apprit. Il se présenta lui-même, sollicitant un entretien de la patronne qui le lui accorda sur le champ.

— Madame, lui dit-il. Le but de votre voyage est sans doute d'apaiser certaines inquiétudes. Vous pouvez être tranquille : l'équipe mixte 42 ne vous trahira pas... elle a déjà oublié les incidents d'Etretat.

« Nous ne nous souvenons que de l'adultère de Mme Radulin parce que c'est nous-mêmes qui l'avons organisé...

« Discrétion ! Madame !... Discrétion ! C'est le mot d'ordre de la profession... Ce sera toujours celui du sous-directeur de l'agence « Amour and Co... »

Ernestine poussa un long soupir, un soupir de soulagement.

— Et moi, dit-elle, qui avais demandé qu'on vous renvoie !...

— Parce que j'avais écrit que vous étiez une... une...

— Une cocotte !... Cela m'avait rendu furieuse !...

— C'est M. Arsène qui avait voulu que j'ajoute cette appréciation à mon rapport, pour le corser !...

Cela, c'était un mensonge, mais M. Arsène, au point où il en était, pouvait bien être chargé d'un tort supplémentaire.

A ce moment la porte s'ouvrit pour livrer passage à Edgard lui-même ! Il ne fut pas peu surpris de voir sa femme dans le bureau du sous-directeur.

Ernestine alla au devant de ses questions.

— Cher ami, lui dit-elle, permets-moi de te féliciter d'avoir changé ton sous-directeur.

— Ne m'en parle pas !... Cet Arsène, il m'a raté deux affaires importantes... Il n'était plus capable de rien !...

— Et maintenant qu'il est parti, je peux bien te le dire... c'était un grossier personnage... Il essayait de me faire la cour...

— Par exemple ! dit Edgard... Si j'avais su, il y a longtemps qu'il serait parti !...

— Heureusement, dit Ernestine, je suis une femme honnête !...

Le soir même la femme honnête allait retrouver Alfred à Etretat... tandis qu'Edgard reprenait le train de Vichy avec Adolphine...

Tous étaient heureux, il n'y avait plus de nuages dans le ciel clair de leurs amours irréguliers...

M. Front fut puni par l'obligation d'épouser Aglaé Radulin.

Quant à l'équipe mixte 42, elle est devenue le plus charmant et le plus amoureux des jeunes ménages.

FIN

Imprimerie spéciale des ÉDITIONS PRIMA. — 33.963,

Imprimerie spéciale des ÉDITIONS PRIMA. — 33.964.